

lières au lieu d'évolution générale. Révolutions au lieu d'évolution. Nous avons fait le tour du monde et nous voici ramenés sinon comme le pronostiquait au début de ses protestations contre « les théories à la mode » l'auteur des *Souvenirs entomologiques*, « aux bonnes vieilleries de l'âme et de ses immortelles destinées » — du moins à un composé de Cuvier et de Buffon avec Geoffroy Saint-Hilaire.

§

Si l'on veut, alors, je dirai que ce n'est pas le Transformisme élémentaire que Fabre a combattu. Puisque l'on reste transformiste en faisant appel aux mutations brusques et à la constance, l'ermite de Sérignan mérite ce titre autant que De Vries et Quinton, autant que Gourmont ou Le Dantec (1). Car, en prévenant que ce ne sont que des hypothèses, il a présenté quelquefois comme plausibles des explications analogues aux affirmations du botaniste hollandais. Il nous a parlé de variations soudaines « affranchies d'essais préalables », jaillissant aussi rapides que l'étincelle jaillit d'un caillou, pour expliquer certains changements, d'importance secondaire d'ailleurs, dans les usages des insectes. Par exemple, pour expliquer comment l'osmie des carrières sérignannaises, locataire de temps immémorial des coquilles de l'escargot, accepte de nidifier dans des bouts de roseaux artificiellement coupés, qui n'ont jamais été présentés à sa race, et remplace ainsi sa vieille architecture spirale par l'architecture cylindrique (2). Mais ces mutations à la fois nettes et de conséquences limitées, ces variations qui ne touchent qu'à la surface, mises de côté, son œuvre est d'un bout à l'autre l'affirmation et la démonstration de la constance des instincts.

Il nous a prouvé que, pour offrir à ses futures larves, encore en puissance dans ses ovaires, un gibier à la fois immobile et vivant, à la fois semblable au cadavre et plein de fraîcheur, le premier né des cerceris a nécessairement dû savoir paralyser ses buprestes, le premier né des sphex ses éphippigères, le

(1) Dans *la Crise du Transformisme* (1910), M. Le Dantec reconnaît que la théorie des mutations brusques est la négation du lamarckisme et presque la négation du transformisme lui-même — V. aussi E. Rabaud, *le Transformisme et l'Expérience* (1911). Mais l'objectif des néo-lamarckiens tend à établir que les observations de De Vries et ce qu'on appelle le mendélisme, n'ont qu'une importance secondaire. — Les deux ouvrages précités sont absolument muets sur les théories de Quinton.

(2) *Souvenirs entomologiques*, IV^e série, chap. v.

premier né des tachytes ses mantes, comme le font les tachytes, les sphex et les cerceris d'aujourd'hui. Que les larves du sitaris ont dû, de tout temps, posséder leur machiavélique façon de pénétrer dans les cellules des anthophores. Que celles de la scolie ont toujours dû exercer sur leur gigantesque cétoine une méthode gastronomique qui consiste à dévorer de longs jours une venaison, sans lui donner la mort avant la dernière bouchée. Et affirmant après la permanence certaine des instincts la permanence probable des formes, quittant le terrain psychologique, son domaine personnel, pour celui de la morphologie, il nous a persuadés qu'il serait peu raisonnable de penser que « le premier scarabée sacré qui roula sa pilule peut-être sur la plage de quelque lac où se baignait le paléothérium » avait plus de tarse aux pattes antérieures que ne nous en montrent maintenant ses successeurs le long de notre rivage méditerranéen (1).

Constance psychologique et constance anatomique, que voulez-vous de plus, ô transformistes dernier cri ? Mais, sans entrer dans le détail de son œuvre, l'ermite de Sérignan n'a jamais été à admettre que l'univers s'est fait en un jour et que d'étroites corrélations ne relient entre eux tous les êtres. Il n'a jamais affirmé que les formes animales actuelles ont existé de tout temps et qu'il n'y a pas eu cette évolution zoologique que prouve ce qu'il a appelé « la numismatique des pierres ». Entre les insectes il proclame qu'il y a eu des premiers nés, des cadets et des derniers. C'est ainsi que les orthoptères lui paraissent parmi nous des représentants attardés des mœurs antiques, « précieux spécimens des étrangetés génésiques des vieux temps ». Le dectique à face d'ivoire et la sauterelle verte, dont la paléontologie lui appris la primitivité, datent, selon lui, du temps où la vie, « faisant les premiers essais de sa force organisatrice », suivant la magnifique expression du poète :

Concevait chaque jour des enfants monstrueux.

Lisez l'admirable chapitre intitulé : *les Vieux Charançons* (2). Inscrit sur les feuillets des schistes houillers, les cur-

(1) Sur cette question très importante au point de vue anti-transformiste de l'absence de tarse chez les scarabées, lire, outre le chapitre deuxième de la 1^{re} série, des *Souvenirs*, le chapitre cinquième de la V^e série.

(2) *Souv. Ent.*, VII^e série, chap. IV.

culionides, premiers nés des coléoptères, et que nous retrouvons exactement semblables dans le moindre doigt de leurs pattes, dans la moindre nervure de leur cuirasse à leurs descendants actuels, sont les contemporains, sans doute, et, dans tel de leur détail morphologique, les analogues des reptiles fantastiques à qui la nature essaya, « sans grand succès d'ailleurs, de donner des ailes... de ces créatures indécises troublantes de hideur, prélude lointain du rouge-gorge et de la colombe ».

Pour nous en tenir « aux animaux pourvus d'os, on peut dire d'une manière générale qu'une succession graduelle s'est faite de l'inférieur au supérieur en structure. Ont paru d'abord les poissons, puis sont venus les reptiles, ensuite les oiseaux, enfin les quadrupèdes allaitant les petits... l'Homme est venu le dernier », explique *Maître Paul* à ses petits auditeurs dans l'un des innombrables livres de classe de Fabre (1). Mais c'est là de la science pour enfants et dans son œuvre véritable le grand savant ne se montre point généalogiste si assuré. Et il n'est pas impossible que certains groupes, que nous considérons comme des espèces, soient issus brusquement, sous la poussée des circonstances et sous l'action du milieu (en prenant ce mot *milieu* dans son sens intégral), d'espèces plus anciennes. Il se peut qu'il y ait entre des représentants de groupes qui nous paraissent assez éloignés fraternité et filiation, ou, pour employer un terme moins compromettant : descendance. Fabre, je crois le sentir, ne repousse pas plus cette idée en principe que ne l'a fait Buffon à la fin de sa carrière. Mais il répugne en tous cas, de la façon la plus nette, à l'idée de lenteur, dans le sens lamarcko-darwinien. A l'idée d'acquisitions par changements insensibles, de *progrès*. Et cela pour les instincts comme pour les formes. Bref, l'on sent bien que les théories de Quinton sur l'origine très antique de l'homme (théories qui ne me semblent pas avoir été à sa connaissance) ne le prendraient pas au dépourvu. N'a-t-il pas vu la scorpionne languedocienne sortir ses petits de la dépouille de l'œuf « avec les soins méticuleux, les tendresses de la brebis et de la chatte quand elles mangent les enveloppes fœtales » ? Ainsi « le scorpion a initié les vivants aux actes d'une maternité

(1) *Maître Paul*, édit. de 1889, p. 259.

voisine de la nôtre ; aux temps lointains de la flore houillère, déjà se préparaient les tendresses de l'enfancement (1). »

Les progrès de la vie ne connaissent pas les étapes graduelles du médiocre au meilleur, du meilleur à l'excellent, ils s'élancent par bonds, en tels cas avec des avances, en tels autres avec des reculs. L'Océan a ses flux et ses reflux. La vie, autre Océan, plus insondable que celui des eaux, a eu pareillement les siens. En aura-t-elle d'autres ? Qui pourrait dire oui ? Qui pourrait dire non (2) ?

§

Ne voit-on pas apparaître la moins finaliste, la doctrine évolutionniste la plus hardie entre les lignes de cette théorie de la création si dédaigneuse de l'école ? Entre le créationnisme, comment dire ? de la Genèse ? non, puisque l'échelonnement darwinien est justement la démonstration de la généalogie biblique, — mais de l'arche de Noé et des bestiaires du Moyen-Age ; entre cette imagination naïve dont le père Loricquet a depuis longtemps expurgé ses manuels, et le transformisme de Bouvard et Pécuchet (j'ai failli écrire de Haeckel), c'est plutôt au second que Fabre donnerait la préférence si le grand savant avait à choisir. Mais la supériorité du Créationnisme depuis cinquante ans vient peut-être surtout de qu'il n'a pas cherché à se produire sous forme de système scientifique et de ce que c'est au Transformisme demandeur qu'incombe, comme nous disons au Palais, le soin de la preuve.

Sous prétexte d'éclaircissement, ne risquons pas de trahir la pensée du prudent vieil homme. Pas plus que de l'origine de la vie, il ne nous apporte aucun système de l'origine des espèces. Ce n'est pas un biologiste, c'est un psychologue et sur le terrain où il s'est cantonné, il n'affirme que deux choses. Ses *vérités* se réduisent à deux :

1^o L'homme n'est peut-être pas le dernier terme en chronologie de l'évolution ; mais *il est au point de vue psychologique que un être radicalement différent de l'animal*. Autrement dit, l'instinct et la raison ne sont pas réductibles au même principe ; il y a entre eux une différence non seulement de quantité, mais de qualité (3) ;

(1) *Souv. Ent.*, VII^e série, chap. ix.

(2) *Souv. Ent.*, IX^e série, ch. xxiii.

(3) C'est exactement le contre-pied de la thèse si bien défendue par Remy de Gourmont dans sa *Physique de l'amour*.

2° *Les instincts animaux ne peuvent pas être le produit d'accumulations héréditaires.* S'il est vraisemblable que morphologiquement les espèces n'ont pas varié depuis leur apparition, il est certain que les instincts les plus compliqués des êtres les mieux doués en instinct, savoir : les insectes — n'ont pas été acquis par voie de tâtonnements, ne sont pas le résultat de l'expérience, de l'habitude, de l'éducation ; la résultante des deux facteurs lamarcko-darwiniens : temps et hérédité. Pourquoi ? Oh ! pour bien des raisons qu'on ne peut songer à expliquer en quelques pages, puisque Fabre a mis à leur explication dix épais volumes, mais avant tout parce que ces instincts, par exemple celui de l'hyménoptère, qui paralyse, et celui de sa larve, qui déguste, ne sont pas pour l'insecte l'utile seulement, mais l'indispensable. Parce que l'insecte meurt ou voue sa descendance à la mort, s'il n'arrive pas du premier coup à la perfection dans des pratiques plus complexes que les plus compliqués actes humains.

Au surplus, Fabre ne s'est jamais posé pour un adversaire du Transformisme — je continue à donner à ce mot son acception lamarcko-darwinienne — et son œuvre n'est pas du tout une œuvre de polémique ou même de critique. Il n'y faut pas voir l'un de ces ouvrages bons ou mauvais, absurdes ou raisonnables comme *l'Origine des Espèces* et *la Descendance de l'homme* en ont suscité tant et tant. L'auteur des *Souvenirs* a rencontré les théories explicatives du principe de l'évolution, mais il ne les a pas cherchées. Il n'a jamais combattu nommément Lamarck ni Darwin, ni aucun de leurs disciples. Darwin, il ne le cite que pour rapporter les expériences auxquelles il se livra sur sa demande, vers 1880, sur les chalicodomes, au sujet de ce sens de la direction inconnu à l'être humain et dont la découverte avait paru au philosophe anglais dangereuse pour son affirmation de l'analogie mentale entre l'homme et l'animal⁽¹⁾. Quant à Lamarck, Fabre ne parle pas de lui une seule

(1) Voir notre étude *J.-H. Fabre : le Savant et le Philosophe* (*Mercur* du 16 novembre 1911, p. 257 et la note).

Dès le début de sa carrière, Fabre a établi que l'abeille-chalicodome, transportée à des distances considérables de son nid et dans un pays inconnu, retrouve son nid, semblablement au pigeon voyageur. Il a conclu que le chalicodome possède un « sens de la direction » sans analogue dans la sensibilité humaine. A la demande de Darwin inquiété par cette conclusion, car presque toute la partie psychologique du darwinisme repose sur l'analogie sensorielle et mentale de l'homme et de l'animal, Fabre a repris ses expériences et il a poussé ses démonstrations à un tel degré d'évidence que Darwin — dont la probité scientifique a tou-

fois et c'est à se demander s'il l'a lu. Mais qui donc avait lu Lamarck au moment, certes bien lointain, où Fabre étudiait la philosophie de la nature dans les livres ? En tous cas, il a connu et compris les théories néo-lamarckiennes ; il en a même imaginé de fort ingénieuses et l'on peut considérer que rien ne lui a échappé du système de l'évolution par voie de transformation lente. Oui, la preuve en serait facile : chacun des arguments lamarcko-darwiniens a été, un jour l'un, un jour l'autre, combattu par lui du point de vue qui lui est propre : celui de l'origine et du développement des instincts. Et, par exemple, la plupart des naïvetés dont le mimétisme est responsable (1) n'auraient point été émises si on s'était donné la peine de lire la III^e série des *Souvenirs* (1886).

J'ai insisté sur ce point dans des études antérieures. A ne pas être une œuvre de polémique, l'œuvre de Fabre a échappé aux inconvénients qui attendent de toute nécessité les savants qui se servent de la science pour mettre en état des théories. C'est une œuvre positive avant tout, bourrée de faits, et dans laquelle le philosophe, soumis à la tyrannie de l'homme de laboratoire, n'intervient que lorsque l'expérience est absolument terminée et son résultat inscrit sur des livres dûment cotés et paraphés et qui ne contiennent ni surcharges ni ratures. Certes il n'a manqué aucune occasion de confronter « les hautes théories », comme il les appelle d'un ton narquois, avec les « faits brutaux » qu'il a mis au jour — ces faits, affirme-t-il avec un juste orgueil, contre la réalité desquels il n'y a rien à dire. Mais il était bien loin de songer à attaquer le Transformisme quand il observait les manœuvres paralysatrices de ses hyménoptères, la gastronomie de leurs larves, l'hy-

jours su résister à l'esprit de système — se déclarait convaincu. Les dernières expériences de Fabre ont précédé de peu la mort du savant anglais. Mais ses disciples, Lubbock et Romanes, ont fait des efforts pour combattre les expériences dangereuses et leur terrible conclusion. Ils ont affirmé qu'il n'y a dans ce prétendu sens de la direction rien qui ne se puisse expliquer par la mémoire de l'insecte, son raisonnement, le pur hasard.

On ne doute plus aujourd'hui que les animaux ne possèdent des sens inconnus à l'être humain et même qui nous sont inconcevables. Cette importante vérité — qui, en soi, n'est ni favorable ni défavorable à la doctrine générale de l'évolution, si elle est la ruine du darwinisme sur le terrain psychologique — c'est l'ermite de Sérignan qui l'a fait entrer dans la science, non seulement par l'exemple du chalcodome, mais par un grand nombre d'exemples tous frappants, tous inédits. Je vois là un des meilleurs titres de Fabre à la renommée.

(1) On en trouvera quelques-unes et de bonne taille, rapportées avec un sérieux digne du vieil Hérodote dans l'ouvrage précité de M. Le Dantec, *Lamarckiens et Darwinien* (Alcan, 1908).

permétamorphose des parasites méloïdes, la nidification des scarabées, le parthénogenèse des halictes et des pucerons, les noces de la mante et du dectique, l'instinct maternel des lycoses et des épeïres, la télégraphie sans fil du grand paon, quand il épiait la sortie du papillon du ver à soie ou quand il faisait tourner sans interruption, pendant sept jours et sept nuits, la chenille processionnaire du pin autour de ses vases.

Ce désintéressement scientifique explique que sur bien des points il a pu fournir des armes je ne dis pas seulement à ce transformisme de demain, à ce *transformisme brusque* que certains darwiniens et les lamarckiens d'avant-garde déjà nous annoncent comme étant le transformisme « vrai », mais qu'il ait pu, lui, spiritualiste, enchanter et servir des matérialistes, trouver jusqu'ici ses plus grands admirateurs dans le camp d'une philosophie absolument contraire à la sienne. Il explique son succès d'aujourd'hui et permet de pronostiquer son succès de demain et de longtemps. Le jour où le transformisme de Darwin et de Lamarck aura définitivement perdu tout crédit et par conséquent tout autre intérêt que son considérable intérêt historique, l'intérêt des *Souvenirs*, bâtis non à l'appui de théories et à l'encontre d'autres théories, mais sur le terrain des faits contrôlables, ne souffrira aucune diminution. Sauf le déchet toutefois que doit *apriori* laisser l'œuvre la plus consciencieuse, quand cette œuvre est aussi abondante, en vertu de l'adage *errare humanum est*. Mais ce déchet, aujourd'hui où l'œuvre de Fabre a déjà été sur de nombreux points serrée de très près par des adversaires bien désireux de la trouver en défaut, est, à ma connaissance, insignifiant.

Le désintéressement, l'impartialité de cet homme qui voit son positivisme célébré, lui, un anti-lamarckien, par un lamarckien aussi déterminé que M. Edmond Perrier ; lui, un spiritualiste, par un matérialiste aussi convaincu et aussi convaincant que Gourmont, j'en trouve une preuve dans mon embarras pour le définir en tant que philosophe scientifique. Non, il n'est pas facile — si l'on prétend aller jusqu'au fond des choses — de dire si Fabre est ou n'est pas anti-transformiste ; de dire dans quelle mesure il est, ce partisan de la fixité des formes et des instincts, partisan de la création, adversaire de l'évolution. Sitôt que l'on quitte la question instinct, sitôt que l'on sort du terrain psychologique où il se montre fort net, les limites dans

lesquelles son créationnisme se meut sont vagues, équivoques. C'est tout à l'honneur du grand savant qui, spiritualiste déterminé, était parti créationniste radical (Linné, Cuvier) — de même que Hæckel à raison de son matérialisme devait partir, dès le premier bruit fait par Darwin, transformiste forcené — et qui est devenu petit à petit évolutionniste, ma foi ! d'une manière tenant du Buffon *in fine* et de ce Geoffroy-Saint-Hilaire, que je ne puis m'empêcher de reconnaître derrière les théories de Quinton et de De Vries.

Un des admirateurs que les *Souvenirs Entomologiques* comptent dans le camp des savants religieux proposait récemment comme devise à l'œuvre de Fabre cette formule empruntée à la politique : Le Transformisme, voilà l'ennemi ! Mais notre sage nous a proposé lui-même une devise autrement en harmonie avec le caractère de son œuvre le jour où il a « planté » au bout de l'un des derniers chapitres de l'ultime série des *Souvenirs*, bien en évidence au milieu de la page, un gigantesque point d'interrogation : « le *lituus* antique, énorme et roulé en crosse, le bâton augural questionnant l'inconnu... emblème de la science en perpétuel colloque avec le comment et le pourquoi (1). »

§

Tout compte fait, j'oserai dire que Fabre n'est pas anti-évolutionniste. Mais que l'idée d'évolution sorte de l'état hypothétique pour s'habiller en certitude, qu'elle dépouille le caractère d'opinion qui la rendait préférable à l'affirmation qu'elle était venue combattre pour se faire article de foi, évangile, voilà ce que le positivisme inné du grand observateur ne supporte point. Et ce spiritualiste de sentiment fait alors appel à l'esprit d'examen non pas tant pour montrer le bien fondé de ses désirs métaphysiques (soigneusement enfermés dans son cœur tandis qu'il se penche sur ses ménageries), que pour détruire des hypothèses contraires à ces désirs. Et nous le voyons jouer vis-à-vis du lamarckisme et du darwinisme le rôle qu'un Voltaire a joué contre les dogmes catholiques et protestants. Il y a de la distance, n'est-ce pas, entre Voltaire et La Mettrie ? Eh bien ! pour en terminer, dans la mesure où il serait inexact de voir en Voltaire un adversaire de la religion

(1) *Souv. ent.*, X^e série, p. 214.

chrétienne en soi, il serait inexact de dire que Fabre est l'adversaire du principe de l'évolution.

A Voltaire, Fabre ressemble d'ailleurs par la qualité de son déisme. Il ne croit pas précisément en Dieu. Il croit à la Providence, mais à une Providence qui a bien d'autres choses à faire qu'à s'occuper de nos petits intérêts humains et qu'il n'est pas indispensable d'aller implorer dans les temples. Une divinité intermédiaire entre le dieu (?) de Malebranche et celui de Renan. Plus exactement, il soupçonne qu'une volonté mène le monde, qu'une raison à l'image de la raison humaine — et c'est sur ce point seulement qu'apparaît le spiritualisme et l'anthropocentrisme de Fabre — est intervenue dans la création, dans l'organisation de l'univers. Ayant connu l'infinité de la complexité de l'horloge insecte, il n'admet pas que l'horloge a pu se passer d'horloger. Un point, c'est tout, et sur l'horloger lui-même ne lui demandez pas de renseignements. Il vous répondra, lui qui a rassemblé une somme si considérable de vérités particulières et détruit une telle somme d'erreurs particulières et générales, il vous répondra en dessinant d'une main ferme le *lituus* augural, le point d'interrogation. Les merveilles de la psychique des insectes l'ont convaincu de l'existence d'un être suprême, comme les harmonies des sphères célestes en ont convaincu un Newton; mais il est moins facile aujourd'hui à un grand savant d'être déiste qu'il ne l'était à l'époque du grand physicien. Maintenant, je dois dire que quand on a lu, relu et médité les *Souvenirs*, l'astronomie supporte plus aisément, semble-t-il, l'explication mécaniste que la psychologie animale.

Quand nous avons bien compris que les hyménoptères paralyseurs, dans le choix de leurs victimes, égalent en nomenclature le savoir d'un Latreille; que le cercheris, par exemple, va chercher les seules venaisons qu'il faille à ses larves, les buprèstes, dans l'ordre colossalement embrouillé des coléoptères, et les trouve quelles que soient leurs différences de forme, de taille et de couleur; quand nous voyons que l'ammophile manifeste dans ses pratiques meurtrières une connaissance de l'anatomie qu'un Claude Bernard arrive à peine à posséder et sait donner autant de coups d'aiguillon qu'il y a de centres nerveux dans la chenille de sa noctuelle; que la scolie ne dégainé qu'une fois, mais luttera des demi-heures avec la

larve de la cétoine, dont toutes les parties du corps sont accessibles au dard, pour pouvoir atteindre l'unique point microscopique par où la paralysie est capable d'être opérée; quand nous voyons le pompile, avant d'immobiliser d'un coup d'aiguillon les centres locomoteurs de l'épeire, donner d'abord un coup de stylet sur l'appareil qui commande le mouvement des crochets venimeux de cette araignée — nous nous efforçons vainement d'expliquer l'acquisition de ces instincts par une série de concordances fortuites, par le développement héréditaire d'une série de hasards heureux. Et surtout quand Fabre, prenant dans chacun des cas la solution transformiste, nous l'a analysée avec sa clarté, sa précision habituelles et son habituelle bonne foi. Or, des exemples pareils, les *Souvenirs* nous en offrent par vingtaines, tous présentés avec une abondance de détails, un esprit de suite qui ne peuvent faire autrement, quelque prévenus que nous soyons, que de conquérir notre confiance. Il n'y a pas une de leurs dix séries où nous n'assistions à plusieurs merveilles dont la plus simple dépasse notre ingéniosité et nous rendrait incrédules si Fabre n'était pas un démonstrateur sans réplique. Et chaque fois nous voici obligés de dire, jusqu'à ce que notre confiance systématique et sentimentale dans le hasard nous reprenne, ce que Fabre dit : Ce n'est pas avec le hasard que de telles harmonies s'expliquent.

Ce que les *Souvenirs* nous ont montré en tous cas, et ce dont il est impossible même en restant matérialistes que nous ne leur soyons pas reconnaissants, c'est le côté naïf de certains théoriciens du transformisme, esprits religieux à rebours qui voient le problème du monde avec la simplicité qui les choque tant chez les dévots (1). Avec quel air ces bonnes gens escamo-

(1) Sans insinuer que M. Etienne Rabaud, maître de conférences à la Sorbonne (dont j'ai mentionné l'intéressant ouvrage : *le Transformisme et l'Expérience*), soit de ces théoriciens-là, il est difficile de ne pas dénoncer la simplicité avec laquelle il « dépouille de tout mystère », à l'aide de l'anhydrobiose, les « instincts » les plus « merveilleux » (comme il dit en attachant à ces mots « instinct » et « merveilleux » un sens ironique) que nous offrent les insectes. De ce que l'anhydrobiose et certaines modifications chimiques du milieu peuvent expliquer un fait infiniment simple, élucidé par Giard, le déplacement des larves de *Sciara* (v. le livre de M. Rabaud, pp. 149 et s.), il ne s'en suit pas que les agissements prodigieusement compliqués que Fabre a mis en lumière, par exemple ceux des hyménoptères paralysateurs ou de leurs larves, reçoivent des théories de Giard ou de Lœb le moindre commencement d'explication.

Ce qui est plus grave, c'est de voir M. Rabaud parler en termes dédaigneux de l'anthropocentrisme de l'auteur des *Souvenirs Entomologiques*, et en quatre lignes,

tent la difficulté ! Passez muscade, disent les prestidigitateurs, hélas ! de la meilleure foi du monde. Mais le vieil homme soulève le gobelet, nous montre que l'énigme est toujours là et, dissipant les nuées accumulées par l'opérateur, il met dans un jour éblouissant la formidable complexité du problème.

Que nous l'appelions le hasard ou la Providence, que nous y voyions les marques d'une volonté supérieure ou un concours de forces physico-chimiques, Fabre nous a réconciliés avec ce qui est responsable de l'univers. Le Transformisme, avec ses notions par trop commodes du temps et de l'hérédité, *et en laissant de côté l'étude des instincts* ou en soupçonnant à peine les difficultés qu'elle présente, enlevait tout intérêt psychologique au problème. Il n'y avait plus de place pour le psychologue autour de la table où s'agitait le débat. Tout ressortissait au protoplasme, à l'amibe, à la bactérie. Cherchée presque uniquement dans « les bas fonds de l'animalité », la solution semblait à la merci du premier préparateur de laboratoire. Des cuvettes et des cornues, l'Ermite de Sérignan la rejette libre en plein ciel. Et nous voyons l'Oiseau bleu, ayant retrouvé ses ailes, ses couleurs et son beau chant, se poser assez loin et assez haut pour que nous ayons davantage envie de le poursuivre.

MARCEL COULON.

l'accuser d'attribuer à ses insectes « les desseins, les préoccupations, les désirs humains tout en concevant l'intervention d'un guide qui les dirige à leur insu », procédé « qui donne au récit une allure, un coloris qui captive le lecteur et le remplit d'admiration. Le procédé réussit à merveille, et J.-H. Fabre l'exploite avec un bonheur persistant » (p. 153).

Que diriez-vous d'un critique qui affirmerait que Victor Hugo, auteur dramatique, a passé son temps à prôner la règle des trois unités et à la mettre en tragédies ? Il lui serait assez difficile du moins de nous fournir des citations. En accusant d'anthropocentrisme l'homme qui a purgé de l'anthropocentrisme dont elle était infestée l'histoire des insectes et en même temps, dans une large mesure, celle des animaux supérieurs, M. Rabaud ne donne pas la preuve de son affirmation. Pour ma part, dans les centaines et les centaines de faits que Fabre a mis au jour, je ne l'ai vu qu'une seule fois — et c'est au tout début de sa carrière — proposer une explication qui sente l'anthropocentrisme. J'ajoute que cette hypothèse présentée ce jour-là par Fabre est détruite de façon absolue par le restant du volume où elle s'est égarée et qu'il n'en reste rien ; pour la réduire à néant, le lecteur n'a qu'à appliquer la méthode élémentaire du Maître.

Que le distingué professeur me permette de le renvoyer à ce que j'ai écrit sur l'anti-anthropocentrisme de Fabre dans le *Mercur* du 16 novembre dernier.

PRINTEMPS

I

EN AUTO

*La campagne est noyée en la pluie verte et bleue,
Un paon fabuleux ouvre à l'horizon sa queue,
La plaine diaphane et le bois transparent
Sont pénétrés du prisme en tout l'espace errant
Et comme elle est d'une complexion discrète
L'auto respire bas, poursuivant son chemin
Dans des éclaboussements d'or et de carmin.
Cette heure fugitive est bien notre conquête,
Selon nos vœux, elle offre à nous deux une fête
Comme nous les aimons. — Orchestre des clartés,
Déroulez pour nous seuls vos rythmes enchantés !
Plus de sons frelatés, fourbes, faux, apocryphes,
L'auto galope ainsi qu'un splendide hypogriffe
Et file sur la route en moire qui reflète
La plus harmonieuse et chantante palette
Et par moment, selon les pans d'air traversés,
Nous baignons au travers d'effluves irisés
Très vaguement... ou bien, folle fournaise rose,
Aux mille frissons vifs, l'éther joyeux explose.*

*Mais surtout verte et bleue au soyeux flottement
La pluie depuis les cieux jusques à nous s'étend.
La forêt courbe un peu sa crinière souple
S'embuant d'argent bleu, rose, mauve, agitant
Tout cet argent liquide et les chaumes contents*

*Le reçoivent aussi. — Les bœufs couple par couple
Traçant à pas comptés des sillons sans défauts,
Emportent ce brocart de la pluie sur leurs dos ;
Aux sentiers tortueux qui dévalent des vignes,
L'eau mince a dessiné de chatoyants festons ;
L'eau parmi leurs cailloux, rutilante, trépigne.
Le pâtre avec son chien barbu et les moutons,
Si rugueux, d'un glacis frais et mouvant s'enduisent.
L'auto file en silence. — Et des chants de coucous
Tout à coup dans le vent aux fulgides remous,
Ainsi que l'or du soleil, en l'averse luisent.
Des parfums lumineux s'échappent des fossés,
Des bourgeons en fouillis dont les étuis bronzés
Et trop gonflés de sève abondamment éclatent
Et projettent soudain du feuillage écarlate.
Les rameaux ont vers nous de si tendres saluts...
Car nous fraternisons dans un magique influx,
Exaltés par la course au clairvoyant vertige,
Avec ce soleil fou balancé sur sa tige,
Le végétal aimant, la bête, l'élément
Ainsi que le Centaure, au resplendissement
Si doux du ciel attique à travers nos pensées.
Tons, accords, déversez vos ondes cadencées,
Pendant que nous glissons comme immatériels
Sous l'arche s'écroulant d'un pluvieux arc-en-ciel
Et que là-bas, bien loin des contours de la route
Et de son rampement de serpent azuré,
Au fond du bois faunesque et dont l'âme m'écoute,
Répond à mon appel un écho diapré.*

II

LA HALTE

*Mais si l'on s'arrêtait pour rêver plus à l'aise
Au coin de la clairière où pleure un bleu mélèze ?
Descendons. Le soleil, comme un phénix en feu
Perché sur le sommet de cet arbre onduleux,*

*Aura bientôt séché le sol, l'herbe, la feuille ;
Marchons?...vers du mystère...en fleurs qui nous accueille,
Ou bien asseyons-nous, très attentifs; je veux,
Fervente, ne rien perdre, ô Printemps, de tes rites.
Chatolement du vent souple où brillent des pépites,
Cris étouffés, ailes glissant, sol qui palpite,
Sous le feuillage puéril, à peine éclos,
Frissonnement de la clarté d'avril; bouleaux
Aux longs soupirs dont le front se renverse
Inondant l'air d'un or mouillé; source qui berce
Tant de fleurs de topaze en un rythme si doux,
Nous nous tendons les mains, soyez, soyez à nous!
Molle chute du jour sur la mousse vivace,
Que la bave d'argent des escargots damasse,
Etalant des bouquets qu'un merveilleux brodeur
Composa pour cette fête; admirable odeur
Dout le tournoiement ivre incite aux épousailles
Le ramier près des cieux, l'orvet sous les broussailles,
Les insectes brillants de l'écorce jaillis,
Les grives poursuivant leurs tendres jaseries
Eperduement au travers de ces closeries
Bleues et lilas, toujours bougeantes des taillis;
Sons, lumière, parfums, innombrables féeries,
Pénétrez dans mon cœur, mes yeux épanouis,
Tous mes sens. O Printemps, aux charmes inouïs,
Printemps sacré, je te reçois, je te louange,
Comme l'abeille, l'eau, la feuille, la mésange,
Et parce que j'ai pris conscience de nous,
Des choses et du temps, loin des sots et des fous;
Parce que, même ici, la clameur sans pareille
Des heures galopant vient heurter mon oreille,
Je me dresse en chantant, Printemps, vers ta beauté
Divine avant la nuit qu'on nomme éternité;
Plus heureuse cent fois d'être cet éphémère,
De croire que tarit le rayon qui m'éclaire;
De sentir s'écouler ce peu de sable d'or...
Plus heureuse en songeant que tu rôdes, ô Mort,*

*Derrière nous aiguisant ta faux souveraine
A la pierre enfermant le chant de la fontaine,
Que ta grande ombre est là tenacement debout
Au bord du ruisseau gai où le bleu du ciel bout ;
Des absurdes projets, ta sagesse délivre :
Qu'il est délicieux tout simplement de vivre !
Ouvrez-vous donc, mes bras naïfs ; mon cœur, battez
Comme ce vol d'abeille à travers la lumière,
Car la plus écoutée et plus belle prière,
C'est tout ces bonheurs-là que nous aurons chantés,
D'accord avec les cieux ingénus et la terre
Vers toi, penché sur nous, comme un amant, Mystère,
Vers toi que nous nommons enfin, Divinité.*

MARIE DAUGUET.

NAUSICAA RETROUVÉE

Il y a, dans l'Odyssée d'Homère, un peuple pour lequel le grand aède n'a pas assez de louanges et d'hyperboles ; et à qui, par un singulier retour des choses d'ici-bas, la critique moderne refuse même d'avoir existé.

Ce sont les Phéaciens ; les Phéaciens, « illustres navigateurs dont les nefes ont la science et les pensées des hommes », et qui, au dire de Zeus lui-même, « sont les très proches parents des dieux » ; les Phéaciens, restés à tout le moins, pour la postérité, le peuple de Nausicaa, la vierge aux bras blancs, faite de grâce juvénile, de pitié secourable, de prudent savoir-faire, de décision ferme...

Il serait facile de montrer que, loin d'être un mythe, les Phéaciens sont un peuple de chair et d'os : une colonie phénicienne très authentique. Si l'on rapproche les traits de leur physionomie sociale épars dans le poème, on voit apparaître un type d'ailleurs connu : celui du commerçant maritime en pays neufs et lointains (1).

Essayant ici une tâche plus modeste, je vais indiquer brièvement que Schérie, leur pays et leur ville, aussi fantaisiste qu'eux-mêmes pour les modernes, répond à des réalités géographiques que nous pouvons, à l'heure actuelle, voir de nos yeux, fouler de nos pieds, et toucher de nos mains.

Ce pays et cette ville, nous allons les retrouver dans l'île d'Ischia, la plus grande des Parthénopéennes, à l'entrée du golfe de Naples. Nous allons montrer que c'est là, sur cette terre de délices, au milieu des « sourires infinis de la vague » tyrrhénienne, qu'Homère a placé la femme la plus attirante qu'ait créée son génie ; celle dont ses vers ont fait une Immortelle, celle qui vivra, grâce à lui, aussi longtemps qu'il y aura des hommes.

1° Schérie, la patrie de Nausicaa, est un port maritime ; à

(1) Voir Ph. Champault, *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée* (Paris, Ernest Leroux), 2° et 3° parties.

l'époque d'Homère, maritime signifie méditerranéen; c'est donc sur un rivage quelconque de la Méditerranée qu'il faut chercher notre ville; cela d'ailleurs n'est contesté par aucun de ceux qui lui supposent une réalité quelconque.

2° Mais la Méditerranée est vaste; heureusement un épisode du poème vient de prime abord restreindre le champ de nos recherches, en montrant que, en outre, Schérie est dans une contrée volcanique, et que, aux temps odysseens, les forces internes y manifestent leur activité.

Ceci, par exemple, semble bien n'avoir été jamais compris, et il faut le prouver.

Alcinoos, roi des Phéaciens, a fait reconduire Ulysse à Ithaque. La nef qui a rempli cette mission revient à Schérie. Déjà elle est en vue du port, et même elle en est si proche que, de la rive, on en distingue tous les détails. A ce moment, Poseidon, le dieu de la mer et des volcans, celui qui agite les flots et secoue le sol (1), s'approche d'elle, la touche du doigt et la soude au fond sous-marin. Les gens du port sont frappés de stupeur et « se répandent en paroles ailées ». On court avertir Alcinoos : « O dieux, s'écrie celui-ci, vont-elles donc s'accomplir les prophéties de mon père qui a établi ici notre peuple ! Un jour viendra, m'a-t-il dit, où une de nos nefes sera ainsi perdue par Poseidon, et ensuite le dieu recouvrira d'une immense montagne toute notre ville. Allons, vite, sacrifions au dieu; peut-être nous prendra-t-il en pitié; peut-être consentira-t-il à ne pas nous couvrir de cette redoutable montagne. » Et les peuples terrifiés préparent douze taureaux, et ils entourent, suppliants, l'autel du roi Poseidon. C'est sur cette phrase que se termine l'émouvant épisode, et dans le poème, il ne sera plus question des Phéaciens.

Evidemment pour le roi, entre le phénomène qui vient de se produire et celui qu'il redoute, il y a partie liée. En soi, un îlot au large n'est pas chose bien redoutable; mais il est ici l'annonce, et sans doute le commencement, d'un phénomène tout à fait désastreux, qui aura pour conséquence de faire disparaître la ville.

S'il s'agissait de deux particularités du site ayant existé de tout temps, d'une île en forme de barque d'une part, d'une

(1) Sur ce double rôle de Poseidon, voir *Phéniciens et Grecs*, déjà cité, p. 37.

montagne plus ou moins gênante d'autre part, on n'arriverait pas tout d'abord à la pleine valeur du verbe employé, si expressif (1) : la ville serait plus ou moins cachée dans une direction, elle ne serait pas cachée de toute part, et recouverte. Mais surtout l'épisode, pris dans son entier, n'aurait pas de sens : pour encombrante qu'on la suppose, la montagne ne serait pas une calamité bien terrible. Puis il n'y aurait aucun lien entre l'ilot et la montagne, l'un ne serait pas l'annonce ou la cause de l'autre. Au surplus, le poète n'aurait pas pu nous laisser en suspens : pour conformer son invention aux réalités du lieu, il aurait montré le phénomène se poursuivant et s'achevant ; il n'en est rien ; l'éventualité fatale ne s'est donc pas encore produite au temps d'Homère. Pour ces quatre raisons, nous sommes en face d'une éruption volcanique à ses débuts, ou le passage ci-dessus n'a vraiment pas de sens.

3° Deux étymologies confirment tout à fait cette interprétation. Le nom de Schérie ne signifie rien d'acceptable en grec ; par contre, dans les langues sémitiques, il a un sens très clair : le radical *skr* signifie *être noir* ; sous la forme participiale *skera* ou *schra*, il désigne l'état de ce qui est noir. Sous la forme *sokeret*, ce serait la *roche noire* (on sait d'ailleurs que, dans les langues sémitiques, les voyelles ne font pas partie du radical ; elles ne jouent pas, dans les mots, un rôle plus important que nos désinences).

D'autre part, le nom de *Phéaciens* a exactement le même sens en grec : *ἄκη* sommet, *φαίος* noir nous donnent les habitants ou les gens de la *Roche Noire*. Voilà deux noms géographiques se rapportant à la même ville, l'un traduisant l'autre, et qui indiquent tous deux que nous sommes en pays noir, c'est-à-dire volcanique.

4° Passons maintenant en revue les régions volcaniques de la Méditerranée ; elles ne sont ni très nombreuses, ni très étendues. Je les réunis en trois groupes, plus ou moins artificiels peut-être : il importe peu, car nous ne faisons pas de géologie.

Dans le premier, voici le nord de la Sardaigne, le Latium, les monts Albains, et plus au sud les îles Ponza ; mais tous les volcans de cet ensemble sont entrés en repos bien avant l'homme, et se trouvent, par là même, hors de cause.

(1) Αμφιζαλύπειν.

Plus au sud, ce sont les Champs Phlégréens, Ischia et Procida, le Vésuve ; ensuite, les îles Lipari avec le Stromboli et aussi l'Etna ; presque sur la côte d'Afrique, Pantellaria, avec sa voisine intermittente, l'île Julia. Cet ensemble, qui date des temps géologiques, n'a pas cessé d'être en activité ici ou là depuis l'existence de l'homme ; l'histoire et l'archéologie le prouvent, chacune de leur côté.

Une troisième région, elle aussi active de tout temps, occupe une partie de l'Archipel ; elle a pour siège principal Santorin, dans les Cyclades, avec ses deux cratères de Paléa et de Néa Kaméni ; elle a eues des dépendances en terre ferme sur la côte voisine d'Asie Mineure. Cette troisième région doit être écartée ; il n'est pas admissible que, dans une mer complètement grecque comme l'Archipel, une tradition aussi importante que celle des Phéaciens n'ait laissé aucun souvenir.

Il faut donc se rabattre sur notre deuxième région, et chercher depuis Pantellaria jusqu'aux Champs Phlégréens.

5° Or voici que, interprété à la lettre, un double itinéraire du poème nous conduit bien clairement dans la partie nord de cette même région. C'est l'itinéraire d'aller et de retour pour l'île de Calypso.

« A l'heure où celui qui juge quitte l'agora pour le repas du soir » (l'indication, évidemment précise pour un auditeur du poète, écarte bien l'idée d'une évaluation approximative) à cette heure là, dis-je, Ulysse est emporté dans un mystérieux voyage : il part du nord de Charybde au détroit de Messine ; il navigue neuf nuits et neuf jours ; au cours de la dixième nuit, il aborde chez Calypso.

M. Victor Bérard a bien montré que Calypso, fille d'Atlas (le mont aux Singes de Mauritanie), doit se placer dans le voisinage de ce mont. D'autre part, je relève dans Hésiode une indication ayant tout à fait le même sens. Calypso, dit ce dernier, est fille de Thétys, la mer, et de l'Océan. Cette généalogie, géographique comme la précédente, veut dire que Calypso est située à l'endroit où l'Océan et la Méditerranée se marient, c'est-à-dire sur la limite qui leur est commune. Les deux grands poètes des origines grecques s'accordent donc à placer la déesse, ou plutôt l'île qu'elle symbolise, aux environs de Gibraltar (1).

(1) On voudra bien remarquer qu'ainsi Calypso et sa famille ne sont que de la

Du détroit de Messine à Gibraltar, la distance est considérable, et le temps indiqué est relativement court; le voyage se fait donc par la ligne la plus directe; ce qui ne signifie pas du tout par la ligne droite; car, dans les marines d'alors et de longs siècles ensuite, un itinéraire se comprend toujours avec le sous-entendu qu'on ne peut pas perdre les côtes de vue.

En fait, si, dans le cas présent, on longe la côte septentrionale de Sicile, si des Egades, qui la terminent à l'ouest, on rejoint la côte d'Afrique vers le cap Bon, et si l'on suit la rive africaine jusqu'à Gibraltar, on a cheminé presque en ligne droite.

Demandons aux périples les plus anciens ce qu'ils pensent de la durée de cette navigation. Et Scylax, qui reproduit des itinéraires carthaginois, presque phéniciens par conséquent, répond, en nous indiquant, pour l'itinéraire Carthage-détroit de Gadès, sept jours et sept nuits, si la navigation est très heureuse. Avec la même vitesse moyenne, reportons au détroit de Messine le point de départ de cet itinéraire, et nous l'allongeons de cinquante-six heures, c'est-à-dire de deux jours, deux nuits et d'une fraction de nuit. La coïncidence est aussi complète que possible; certes, elle nous encourage à interroger de nouveau Scylax sur la durée de la navigation de retour.

Or, c'est précisément à la terre des Phéaciens que le héros aboutira cette fois.

De cet autre voyage, Homère nous apprend deux choses : d'abord qu'il se fait dans la direction générale d'Occident en Orient, de façon que l'Ourse soit toujours sur la gauche (évidemment cela n'impose pas qu'on la voie toujours sous le même angle). Nous savons, en second lieu, qu'il dure dix-sept jours et dix-sept nuits; au matin du dix-huitième jour, Ulysse sera en face de la terre des Phéaciens.

Mais quel itinéraire côtier suit cette fois le héros? Ayant longé à l'aller la rive africaine, n'est-il pas à croire qu'il prendra au retour par les côtes d'Europe? Le poète montrerait ainsi qu'il connaît les deux grands itinéraires de la Méditer-

géographie poétisée. Voici que s'évanouissent en réalités géographiques deux généalogies divines gravement enregistrées par les mythologues. Un certain nombre d'autres généalogies dans Homère et dans les légendes relatives aux origines grecques doivent s'interpréter de même : elles ne sont que des inventions poétiques dont le vrai sens, clair pour les contemporains, s'est perdu au cours des âges. Voir à ce sujet mes *Phéniciens et Grecs* en divers endroits, et notamment pp. 336, 378, 391, 407, 446, 482, 488, 540, 546.

ranée, les seuls vraiment pratiques de son temps. Remarquons d'ailleurs que le retour par les côtes d'Afrique prolongées nous mènerait, en dix-sept fois vingt-quatre heures, bien au-delà de Pantellaria, par conséquent bien au delà des parages volcaniques de ces mêmes côtes.

Interrogeons donc de nouveau Scylax : demandons-lui où il nous arrêtera après dix-sept jours et dix-sept nuits de navigation à partir de Gibraltar le long des rivages d'Europe.

Pour longer le pays des Ibères (jusqu'aux contreforts méridionaux des Pyrénées) il compte sept jours et sept nuits ; pour celui des Ibères-Ligures (jusqu'au Rhône) deux jours et une nuit ; on est ensuite deux jours et deux nuits en face des Ligures (du Rhône à Antibes) (1) ; quatre jours et quatre nuits sur les côtes tyrrhéniennes (jusqu'au Tibre) : un jour et une nuit au pays des Latins (jusqu'à Terracine). Puis, en deux fois un jour, on atteint le fond du golfe du Naples. Nous voici dans la partie nord de notre deuxième région.

Additionnons ici, pour nous rendre compte du temps employé jusqu'à présent : nous trouvons dix-huit jours et quinze nuits. Or il s'agit de jours d'été, car on ne navigue pas en hiver ; et ces jours sont à peu près deux fois plus longs que les nuits correspondantes : nos trois jours en excédent valent donc à peu près quarante-huit heures, et nous retrouvons, avec une approximation aussi satisfaisante que possible, les dix-sept jours et dix-sept nuits indiqués par le poète.

Comme, au point de vue de la durée, les deux itinéraires d'Homère et de Scylax pour l'aller se sont superposés l'un à l'autre, nous voici amenés à croire que ceux du retour se superposent encore, et à nous mettre en campagne pour nos recherches ultérieures, à partir du point où Scylax vient de nous arrêter, c'est-à-dire à partir des environs de Naples.

6^e Or voici que précisément un autre texte du poème appelle très vivement notre attention sur les alentours de Naples.

Avant de se transporter à Schérie, nos gens « habitaient Hypéreia à la vaste campagne, auprès des Cyclopes violents qui leur faisaient la vie dure, étant plus puissants qu'eux ». Ce texte renferme évidemment une indication précieuse, mais

(1) Le texte de Scylax, dans son état actuel, porte quatre jours et quatre nuits pour le pays des Ligures ; mais Ch. Muller (*Geographi minores*, t. I, p. 18) propose la correction, évidemment fondée, que j'adopte.

comment l'utiliser ? Ni Hypéreia ni les Cyclopes ne désignent rien de connu dans le monde ancien. Une hypothèse bien simple à faire, après le doublet gréco-sémitique Phéacien = Schérie, c'est que Cyclope et Hypéreia, évidemment grecs, sont, eux aussi, des traductions du phénicien essayées au temps d'Homère, mais non adoptées par l'usage. En grec, Hypéreia, c'est *la haute* ; Cyclopes ce sont *les yeux cercles* ; dans les langues sémitiques, la Haute devient *Cuma*, et Cyclopes donne *Oinotria* : nous sommes en face de deux noms qui, dès avant l'histoire, se sont inscrits, à côté l'un de l'autre, sur la carte d'Italie. D'obscur, notre texte devient lumineux : Cumes la Campanienne (1) se place à l'ouest des Champs Phlégréens : elle a été là, des siècles avant la période romaine, un poste commercial très important ; et à l'est de ces mêmes champs Phlégréens s'étend l'Ænotrie (2).

Homère ajoute qu'à Hypereia les Phéaciens avant la lettre étaient en relations avec les Géants. Or, les seuls Géants que Strabon connaisse en Europe habitent précisément les Champs Phlégréens. Voici donc trois identifications qui s'accordent à montrer nos gens établis d'abord à Cumes, sur le continent italien, à quatre lieues de Naples dans le couchant.

7° Or à qui fera-t-on croire que des Phéniciens, assez forts pour deviner l'avenir commercial de Cumes, et ayant fait le coup de maître de s'en emparer, aient purement et simplement abandonné ce poste d'une valeur exceptionnelle, quand ils pouvaient le conserver, en se transportant dans une île voisine ? La chose était facile à des navigateurs comme eux. Elle suffisait d'ailleurs à les mettre à l'abri de leurs ennemis, les Cyclopes ou Ænotriens ; car le poète dit en propres termes que ces derniers, race à demi sauvage, ne savaient rien de la rame ni des nefes. Dépossédés par la force, voici évidemment ce que les Cuméens ont fait : les îles Parthénopéennes étaient à leur portée ; ils sont allés s'installer dans une des îles Parthénopéennes.

8° Qu'ils se soient réfugiés dans une île, le texte en fournit deux preuves directes. « Grâces aux dieux qui nous aiment, dit d'abord Nausicaa, aucun de ceux qui sont nés ou à naître

(1) Εὐρυχώρας, « à la vaste campagne », épithète d'Hypereia dans Homère. est une sorte de traduction de « campanienne ».

(2) Cette traduction a d'abord été proposée par M. Bérard.

n'oserait nous apporter la guerre. C'est au sein de la mer retentissante que nous habitons, loin des autres hommes et tout à fait à l'écart. Personne ne peut pénétrer chez les Phéaciens ! » Ce passage n'est-il pas déjà clair ?

Puis quand Ulysse va être jeté sur la terre phéacienne, il flotte sur une épave, et est le jouet des vents, ou plutôt d'un seul vent que lui a soigneusement choisi Athène sa protectrice ; c'est le Borée : le Borée qui souffle du nord ou du nord-est, et ne peut le faire échouer que sur une côte exposée au nord ou au nord-est. Or, sur la face occidentale de l'Italie où nous sommes, une côte ainsi orientée ne peut pas appartenir à la terre ferme ; elle ne se trouve que dans une île.

9° En outre notre terre, disons maintenant notre île, est montagneuse. Quand Ulysse arrive en vue de Schérie, ce qui frappe tout d'abord ses regards, aux premières lueurs du jour, ce sont « les montagnes ombreuses des Phéaciens ».

10° Puis elle est suffisamment grande pour nourrir les quelques milliers d'êtres humains dont se compose, au plus, la colonie. Il est clair, en effet, que les conditions du départ de Cumès imposent, si l'on ne s'est pas trop éloigné, un site indépendant de la terre ferme au point de vue des subsistances.

11° Enfin elle est exceptionnellement fertile ; c'est la *riante* ou l'*heureuse* Schérie. La description des jardins d'Alcinoos est restée célèbre : « Au delà de la cour du palais, s'étendait un jardin de quatre gyes, entouré de tout côté par une haie. Là croissaient de grands arbres florissants qui produisaient, les uns la poire et la grenade, les autres les belles oranges, les douces figues et les vertes olives. Et jamais ces fruits ne manquaient ni ne cessaient ; et ils duraient tout l'hiver et tout l'été ; et Zéphyros en soufflant faisait croître les uns et mûrir les autres. La poire succédait à la poire, la pomme mûrissait après la pomme, et la grappe après la grappe, et la figue après la figue. Là, sur la vigne fructueuse, le raisin séchait sous l'ardeur de Hélios en un lieu découvert, et là il était cueilli et foulé ; et parmi les grappes, les unes perdaient leurs fleurs, tandis que d'autres mûrissaient (1). »

12° Et maintenant, à la suite des Cuméens fugitifs, confions-nous à la mer onduleuse. A la lumière des indications que

(1) Trad. Leconte de Lisle.

nous venons de recueillir, cherchons l'île dans laquelle ils sont devenus les gens de la Roche Noire.

Passons en revue les Parthénopéennes. Nisida est un volcan éteint, mais elle est tellement voisine du continent et tellement petite qu'elle n'offre pas les conditions voulues d'isolement et d'indépendance. Procida, sa voisine, est d'origine volcanique ; mais elle se compose surtout de tufs blanchâtres : d'ailleurs, elle n'est pas vraiment montagneuse. Capri est montagneuse à souhait, mais par contre elle n'est pas du tout volcanique.

13° A Ischia, la dernière du groupe et la plus grande, où nous abordons ensuite, nous voici à dix kilomètres du continent, et à trois lieues de Cumes, distances très acceptables.

L'île n'est à proprement parler qu'une montagne et un vaste cône d'éruption, l'Epoméo, sur lequel, à travers les siècles, sont venus s'en greffer d'autres plus petits. Ici des cratères très reconnaissables, là des collines en dôme dues aux poussées internes ; plus loin des coulées de lave ; ailleurs des *suffioni* ou des eaux chaudes et minéralisées ; en certains endroits le sol lui-même est brûlant et l'on ne peut y marcher. Puis ce sont des carrières d'alun et de soufre ; des pouzzolanes plus ou moins dures, alternant avec des couches de cendres : et enfin à côté de la blancheur des tufs éruptifs, des masses puissantes de trachytes, les uns gris foncé, les autres roussâtres presque noirs, les autres tout à fait noirs. Noires sont ici et là les roches de la montagne, noires les falaises de la côte, noir le sable des plages.

Formidable aux temps géologiques, l'activité des forces internes s'est perpétuée à travers la protohistoire et l'histoire. Au dire de Pline, une éruption qu'il ne peut dater donna naissance à un lac et chassa tous les habitants. Strabon dit que les premiers Grecs arrivés dans la région, des Chalcidiens et des Erétréens, fondèrent jadis un établissement dans notre île ; des tremblements de terre, accompagnés d'éruptions de lave, de jaillissements d'eaux brûlantes et d'inondations de la mer, les en chassèrent définitivement (1). De vrais cataclysmes ont des dates précises pendant la période grecque, et jusqu'au milieu de notre moyen âge. Le XIX^e siècle a encore enregistré des centaines de secousses et de vrais tremblements de terre, jusqu'au désastre de 1883, qui, en quelques minutes, fit plus

(1) Pline, *Hist. nat.*, III, 88 ; Strabon, V, 4, 9.

de trois mille victimes. Il est à remarquer que l'éruption terrible dont parle Strabon répond à la fin de ce que l'on appelle les âges homériques (1).

Comme toujours dans les régions volcaniques, la fertilité est extraordinaire. Des pluies suffisamment abondantes et le soleil napolitain mettent en œuvre cette richesse du sol ; malgré l'indolence de ses habitants, Ischia en ses parties basses n'est qu'un vaste jardin, où légumes et fruits ont une saveur particulière ; de tous côtés, les oliviers, les grenadiers et les figuiers se mêlent aux vignes, aux citronniers et aux orangers, dans une végétation luxuriante.

L'île mesure environ huit kilomètres sur dix. A l'heure actuelle, ses 4.500 hectares nourrissent environ 30.000 personnes, vivant à peu près uniquement du sol.

En résumé ses dimensions qui assurent à ses habitants l'indépendance complète, sa fertilité prodigieuse, sa distance faible, mais largement suffisante, des Champs Phlégréens, ses hautes montagnes et surtout son volcanisme répondent à merveille aux indications qu'a pu fournir le poème.

14° Or le nom d'Ischia lui-même mérite toute notre attention. Aux époques de basse latinité, il s'écrivait *Iscla* (2). D'autre part on sait que, dans les noms d'origine phénicienne, la préfixe *i* a le sens d'île ou de rivage, et qu'on la détache assez facilement des noms ; c'est ainsi que toute l'antiquité a écrit indifféremment *Spania* ou *Hispania* (3), pour l'Espagne. Il reste *Scla* ; comment ne pas le rapprocher du phénicien *Skra* ? Evidemment, pour des gosiers latins destinés à devenir des gosiers napolitains, le passage de la liquide *r* à sa voisine adoucie *l* n'était qu'un jeu. Cette étymologie simple d'un nom, qui jusqu'ici n'en avait pas d'acceptable, ne manifeste-t-elle pas une survivance méconnue de l'appellation homérique ? Ischia c'est l'île *noire*, ou l'île de la *Roche noire* ; c'est l'île de *Schérie* (4) !

(1) Sur la façon de dater cette éruption, et sur les rapports à établir entre les Eubéens et les habitants de la Schérie homérique, voir mes *Phéniciens et Grecs* dans toute la 3^e partie, et notamment pp. 352 et suiv.

(2) Le plus ancien des documents écrits qui désignent ainsi l'île est une lettre du pape saint Léon à Charlemagne.

(3) *Île ou Rive du Trésor* ; ce nom convenait à merveille à un pays de mines.

(4) Aux époques grecque et romaine, l'île s'est appelée *Pithecussæ*, puis *Ænaria* ; pour savoir comment expliquer l'oubli séculaire de l'appellation primitive, voir mes *Phéniciens et Grecs*, pp. 91 et suiv.

15° Au surplus, sur ses côtes orientales, ne voilà-t-il pas une roche puissante et farouche, vigoureusement détachée de la masse de l'île, et qui eût admirablement convenu à un poste de marine étrangère, surtout si l'on suppose Ischia plus ou moins habitée d'avance ? En face de cette roche isolée, abrupte et de quarante-vingt-onze mètres de haut, un texte évocateur de Thucydide vous chante dans la mémoire : « Les Phéniciens, en leurs établissements commerciaux autour de la Sicile, s'étaient emparés des promontoires au-dessus de la mer, et des îlots adjacents aux côtes (1). » Or ce nid d'aigles aux falaises de trachyte, très foncées ou tout à fait noires, porte précisément ce qui reste de la très ancienne ville d'Ischia, celle qui a donné son nom à toute l'île ; et dans l'usage courant, il s'appelle aujourd'hui encore le *Negrone* ou *Nerone*, le gros noir, le très noir. N'est-ce pas là, d'une façon manifeste, que s'élevait, il y a trois mille ans bientôt, la cité noire habitée par les gens du *sommet noir* ?

C'est ce que nous nous disions avec M^{me} Champault, en débarquant dans l'île un matin de décembre 1904. Nous venions de saluer à Procida l'ombre de Graziella ; nous voulions découvrir à Ischia les traces de l'aimante Nausicaa et de la magnanime Arète, heureux de rapprocher ainsi d'un poète de notre France le plus grand génie du monde antique. Le paquebot nous avait laissés à Porto di Bagno, dans l'enceinte parfaitement nette d'un vieux cratère, au milieu duquel une pointe émergeante, devenue de par la science un maréographe, est le reste évident d'un cône d'éruption. Et traversant d'abord la coulée de lave jaillie des Cremate au xiv^e siècle, puis la ville moderne d'Ischia transportée sur l'île principale, nous arrivions en face du fameux Nerone. Tout cela, de longue date, nous était familier par des cartes et des photographies ; mais nous ignorions ici la dernière page de l'histoire.

Sans hésiter, comptant prendre langue plus loin, nous franchissons le môle de 250 mètres qui, aujourd'hui, joint à l'île principale la grande Roche. Sur le flanc d'un bastion encore menaçant, s'ouvre un tunnel en pente raide qui, après deux lacets, aboutit, trente mètres plus haut, à l'intérieur de l'enceinte d'Alphonse d'Aragon ; à mi-pente, une batterie pit-

(1) Thucydide, VI, 2, 6.

toresquement accrochée à la roche commande le môle. Nous voici dans la ville elle-même, par des rues étroites et tortueuses, bordées de murs de clôture et de maisons n'ayant guère qu'une porte sur la voie publique. Ici et là, des réverbères très modernes, quoique brisés. A droite une église du xvii^e siècle, ancienne cathédrale, et au-dessous une crypte mystérieuse avec de nobles peintures datant peut-être de l'occupation angevine; mais pourquoi les voûtes effondrées, et l'édifice supérieur en ruines malgré sa date récente? Au delà, un charmant édicule de la Renaissance garde l'entrée d'un champ; mais il n'a pas été construit pour cette solitude! Dans tout cela personne; nous admirons combien sont discrets les mendiants et peu curieuses les fillettes. Un détour à gauche nous ramène sur la face du Nerone qui regarde l'île : devant nous un dôme élégant, blanchi à la chaux, qui, tout à l'heure, du môle surmontait de grands murs nus, et mettait dans la silhouette de la roche, au milieu des cactus et des aloès, un aspect oriental. C'est une chapelle déserte dans laquelle il reste pourtant un autel ; puis une sacristie dont les fenêtres ravagées encadrent de leur misère des vues idéales sur l'île. Au risque d'envahir des clôtures interdites, nous franchissons une porte; voici un monastère avec ses salles communes et ses cellules. Au détour de ce mur, en haut de cet escalier, un moine vêtu de bure ne va-t-il pas apparaître, ou la blanche silhouette d'une moniale? Non, c'est le vide et le silence. Voici maintenant quelques arceaux d'un cloître envahi par une végétation folle, mais qui défend encore une bien pauvre fresque. Un escalier descend dans des ténèbres épaisses : nous sommes sous la chapelle ; à la lueur d'une allumette, nous découvrons une crypte funéraire et le long des murs les sièges de pierre, où les cadavres assis dans leur robe monacale attendaient naguère une momification incomplète ; çà et là, au milieu des décombres, des débris de vêtements et des ossements épars. Sous cette forme lamentable, les morts sont-ils donc maintenant les seuls habitants de la Roche Noire? Montons de nouveau; des ruelles qui grimpent, et toujours des maisons désertes, des terrasses effondrées, des murs croulants. Rien n'est triste comme cet abandon que nous comprenons enfin; rien n'est impressionnant comme cet exode de la vie qui s'est enfuie d'elle-même...

Après une herse, voici un chemin suspendu, en face de Capri la blanche, qui dort là-bas dans les flots bleus, puis l'entrée de la vieille forteresse qui couronne fièrement le sommet du Nerone : des tours menaçantes, une porte rébarbative avec d'énormes ferrures. Nous frappons, pas de réponse : une poussée, et tout cède. Une cour étroite entre de hautes murailles ; dans de grandes salles, des lits faits de trois planches avec des boucles de fer et des restes de chaînes ; puis des réfectoires, et aussi des souterrains et des cachots. Dans le donjon central, réparties autour d'un grand escalier, des chambres avec un reste de mobilier. Mais toujours personne, et pourtant des inscriptions récentes au-dessus des portes, des *graffiti* bien modernes, et tout le réalisme d'une caserne à côté d'une prison, ajoutent à l'illusion de la vie ! Est-ce donc hier qu'une malédiction a frappé la vieille Roche ?

Nous montons. Là-haut, tout là-haut, ce sont, dans l'éblouissement de la lumière, des terrasses dominant l'abîme, et un panorama splendide : au nord, Procida, Pausilippe, le cap Misène, et les plaines de Campanie se heurtant à Mola di Gaeta : tout près dans l'ouest, voici l'Epomeo, et ses pentes couronnées de verdure : puis au sud, les caps de l'île se découpant en masses imposantes, et le scintillement de la mer infinie ; vers l'orient, c'est d'abord Capri, puis la presqu'île de Massa Lubrense, Sorrente et le golfe de Naples : enfin, dans le fond, la majestueuse silhouette du Vésuve.

Avant les soldats d'Alphonse d'Aragon, avant nos Angevins maîtres de Naples, avant les défenseurs de l'île retranchés ici au temps des Sarrasins, Alcinoos et la douce Nausicaa ont-ils contemplé, il y a trois mille ans, l'éternelle splendeur de ces horizons ? Cette vieille cité que nous croyions pleine de vie encore, n'est-ce pas pour nous rapprocher d'eux qu'elle est morte hier ? N'est-ce pas pour nous laisser seuls en face de la grande ombre d'Homère qu'elle s'est recueillie dans le silence de son tombeau ?

Il faut venir à bout de cette énigme. L'Odyssée à la main, interrogeons non seulement la Roche fatidique, mais l'île tout entière. Si, dans leur topographie minutieusement étudiée, nous retrouvons les détails enregistrés par Homère, la démonstration, aux trois quarts faite déjà, ne sera-t-elle pas définitive ?

II

1° Au bout de dix sept-jours et de dix-sept nuits d'une navigation ininterrompue, Ulysse est arrivé, nous le savons, en vue de la terre des Phéaciens. Au matin du dix-huitième jour, « les montagnes ombreuses de cette terre se dressent devant ses yeux ; et, dans une partie qui s'avance vers lui, il voit comme un bouclier sur les flots embrumés ».

Voici une comparaison qui donne un profil net, et manifestement reconnaissable, de la côte phéacienne dans une direction déterminée, celle par laquelle arrive notre héros.

Ne pouvant pas perdre la terre de vue, et venant du détroit de Gibraltar par les côtes d'Europe, Ulysse a longé en dernier lieu les rivages romains, puis le Latium ; et il commence à côtoyer la Campanie quand il approche d'Ischia. Ce qu'il a devant lui, c'est la face nord-ouest de notre île.

« La face », l'expression est impropre ; c'est « l'angle » qu'il faudrait dire. Ischia, qui, partout ailleurs, dessine un ovale à peu près régulier, se déforme de ce côté en un large promontoire vigoureusement projeté en avant, le cap Zale. C'est dans ce cap même, et non ailleurs, que la géographie et le texte combinés nous imposent de retrouver le profil indiqué par Homère. Si le bouclier est là, en ce point précis, l'identification est définitive ; s'il n'y est pas, tout est remis en question.

Aussi n'était-ce pas sans émotion que, le lendemain de notre première visite au Château, nous prenions tous les deux une barque à l'autre extrémité de l'île, dans l'anse de Lacco Ameno, pour aller contempler du large le Zale. Sous la direction d'un ami de la veille, capitaine au long cours, deux compagnons « aux longues rames » enlèvent la nef, et nous volons « sur la mer onduleuse ». Les premiers aspects ne sont pas encourageants. Nous sommes arrivés par le flanc du cap, pour nous élever progressivement en mer ; vue d'abord sous un angle très aigu, la série des falaises qui le terminent et font face au large présente des redents qui chevauchent les uns sur les autres en courbes désordonnées. Mais plus nous avançons vers la haute mer, plus les accidents de terrain se groupent, et se fondent en des masses simplifiées. Après une heure au plus de navigation, nous sommes, au dire de notre ami, à quatre kilomètres

du cap, et sur la perpendiculaire élevée au centre de sa façade; voici alors ce que nous avons sous les yeux :

Au lieu de se terminer en pointe, le cap présente, sur plus d'un kilomètre, un large front en ligne droite. En son milieu, il porte à cent quinze mètres d'altitude une éminence qui semble divisée en trois par deux larges déchirures ; c'est la *guardiola* di Zale. A une dizaine de mètres plus bas, commencent à droite et à gauche, et dans le plan du front, deux courbes légèrement convexes, qui bientôt s'abaissent d'un mouvement lent et symétrique, et sont, à quatre cents mètres de leur commune origine, sur le point de se perdre, chacune de leur côté, dans les flots, quand brusquement l'une et l'autre se relèvent en un ressaut. Ainsi interrompu, le mouvement de descente reprend ensuite ; et cent mètres plus loin, à la pointe Cornacchia vers le nord, à la pointe Caruso vers l'ouest, la double ligne disparaît sous la vague.

Le soleil achevait alors de se coucher, et la brume du soir commençait à estomper et à recouvrir de ses ombres les détails. Ce que nous avions sous les yeux, c'était très nettement la silhouette d'un bouclier gigantesque posé à plat et flottant sur la mer. C'était bien sa courbure bombée à long rayon, portant en son milieu *l'omphalos* ou ornement central ; c'était bien la moulure terminale ourlant la surface et découpant à droite et à gauche une forte saillie. Nous saluions, à notre tour, le profil révélateur salué par Ulysse, il y a trois mille ans !

2° Le héros n'a pas interrompu sa marche. Le voici quelques kilomètres plus loin, et maintenant il a l'île au sud. A ce moment, son mortel ennemi, Poseidon, déchaîne contre lui une tempête formidable. Les quatre vents du ciel s'acharnent sur le frêle esquif ; ils ont vite fait de le disloquer. Le naufragé se hisse sur une poutre, et il y restera jusqu'à ce que le vent du nord envoyé par Athènè sa protectrice le jette sur la côte phéacienne (1).

Depuis cette page de l'Odyssée, tout poète ayant le souci de

(1) Ulysse reste accroché à son épave environ deux jours, et l'on crie à l'invraisemblance. Or, le 14 août 1911, un télégramme de Tanger annonçait qu'« un voilier espagnol venait de recueillir, au nord du cap Spartel, un des survivants de l'abordage de l'*Emir* par le *Silverstown*. C'était un marocain qui, *soixante heures durant*, s'étant cramponné à des planches, et qui, au moment où on l'a remonté à bord du voilier, a perdu connaissance ».

son art s'est cru obligé, pour offrir une tempête bien conditionnée, d'y faire figurer une lutte des quatre vents, toujours d'un puissant effet. Voyez Virgile, Ovide, Lucain, Camoëns et d'autres. Mais ce phénomène, si redoutable au centre d'un typhon du Pacifique ou d'un cyclone des Antilles, se manifeste rarement dans les bourrasques de la Méditerranée, presque toujours rectilignes. Les gens s'en sont rapportés de confiance au chancre d'Ionie leur maître, sans se douter qu'il a eu, lui, une raison très spéciale de mettre, dans sa tempête, tous les vents du ciel en scène : il avait besoin de faire entendre que, tirée ainsi à quatre diables, la pauvre nef d'Ulysse a jeté son homme à la mer sur place, et sans l'emporter loin de Schérie ! Et ce n'est pas là une hypothèse en l'air : le héros lui-même donne cette explication du phénomène : « Ayant lancé les vents sur moi, Poseidon m'a empêché d'avancer. »

3° La tempête a cessé. Sous la poussée de Borée, Ulysse approche de l'île ; déjà il entend le bruit formidable des brisants : « il n'y a là ni port ni plage, mais des falaises à pic, des rocs et des écueils, le tout enveloppé d'écume..... Une vaste lame le porte sur l'âpre rivage ; il va être brisé et déchiré, quand, inspiré par Athènè, il saisit la roche de ses deux mains ; mais la vague le remporte au large, et la peau de ses mains vigoureuses s'est déchirée à la pierre ». Puis toujours avec le secours de la déesse « il nage en travers à la lame ; les yeux à la côte il cherche une plage en pente ou un port. Enfin il arrive à l'embouchure d'un ruisseau, il voit que l'endroit est excellent et débarrassé de rochers ; et que l'on peut s'y sauver du vent ; et dans son esprit, il supplie ainsi : « Entends ma prière, ô roi ! je viens à toi, je te désire avec ardeur... Les dieux sont toujours pitoyables aux désespérés... j'embrasse tes genoux, ô roi ! prends pitié, je suis ton suppliant. » Il dit et le ruisseau arrête son cours, et le recueille à son embouchure. Les genoux et les bras vigoureux d'Ulysse sont rompus, et son cœur est accablé... Sans haleine et sans voix, il tombe brisé dans le lit du ruisseau, et une violente fatigue l'accable. Bientôt il respire et recouvre ses esprits. Sortant alors de l'eau, il baise la terre⁽¹⁾. » Puis, pour échapper à la fraîcheur du vallon, il escalade une pente toute voisine, et « dans un lieu

(1) Traduction Leconte de Lisle, avec des modifications.

avancé », il se couche sous deux oliviers, après avoir amassé un épais lit de feuilles mortes. Il s'endort ensuite d'un sommeil profond et ne se réveillera qu'au bout de vingt-quatre heures.

Or tout ceci est une description très exacte de la côte, telle qu'on la rencontre aujourd'hui au bas de Casamicciola en venant du cap Zale. Voici d'abord, sur plus d'un kilomètre, une falaise tout à fait à pic, coupant les hauteurs de Lédomada par un mur vertical de quinze à vingt mètres de haut. Elle est défendue en son pied par tout un éboulis de roches énormes. Dès que la mer est forte et surtout par vent du nord, il s'y produit d'énormes brisants et de vastes nappes d'écume que j'ai vus blanchir de la terre ferme, à une distance de trois lieues. La roche, qui est du trachyte, est aussi âpre que possible au toucher. A l'extrémité orientale de la falaise, voici, sur deux cents mètres, la petite rade ouverte avec pentes d'échouage que souhaite et fait pressentir le naufragé; c'est la marine de Casamicciola; et ensuite le modeste ruisseau de la Lava, au milieu d'un delta qui s'avance au devant du nageur, et qui, évidemment prolongé sous la vague, lui permet de prendre pied plus loin du rivage, malgré le vent et la houle.

A peine le héros est-il sorti de la mer qu'une divinité, qui a déjà contribué à son sauvetage, lui donne de nouvelles marques de sa protection. C'est Ino Leucothée, *la Source blanche*, une divinité au nom moitié phénicien, moitié grec, qui convient à merveille à Casamicciola, dont les eaux chaudes et minéralisées, avec leurs mystérieuses propriétés curatives, jaillissent au bas des grandes masses de tuf blanchâtre de l'Epoméo (1).

A l'heure actuelle, la Lava est un assez mince torrent : simple filet d'eau en temps ordinaire, mais rivière impétueuse à la moindre pluie. Si nous lui rendons ses sources principales captées pour l'alimentation d'Ischia et de Casamicciola, mais qui jadis faisaient tourner un moulin (2), elle suffira aux exigences bien modestes du terme *potamos* qui désigne tout cours d'eau aboutissant à la mer, si faible soit-il. Entre ses rives encaissées, que demande d'ailleurs le texte, elle aura plus d'eau courante qu'il n'en faut pour alimenter les bassins d'un lavoir. Au surplus, remarquons que le nom actuel *lava* (tor-

(1) Ino Leucothée n'est donc pas la déesse marine qu'ont imaginée les mythologues : « fille de Cadmus », elle est à Ischia l'éponyme ou le symbole d'une colonie thébano-phénicienne venue dans notre île où « elle habite au milieu des flots ».

(2) V. MIRABELLA, *Notizie intorno all'isola d'Ischia*, p. 64.

rent) est la traduction aussi littérale que possible de *potamos*. Pas plus au temps d'Homère que de nos jours, il n'a été besoin d'un nom propre pour désigner une rivière qui est la seule sur les trois faces vraiment habitées de l'île. Ce nom commun, se perpétuant dans ces conditions exceptionnelles, a presque la valeur d'un nom propre inchangé. Sorti de notre Lava vers son embouchure, Ulysse n'a à traverser qu'un bien court valon pour trouver, à son gré, sur l'une ou l'autre rive, une pente raide en haut de laquelle « un lieu bien en vue » lui permettra d'échapper pour la nuit à la fraîcheur des bas-fonds. Là, à l'heure actuelle, il trouverait encore des oliviers (1); il serait d'ailleurs au débouché du val *Oliva*.

4° Le lendemain matin, la fille du puissant Alcinoos, Nausicaa aux bras blancs, arrive à la rivière avec ses suivantes. « Elles délient les mules; saisissant dans le char les beaux vêtements, elles les plongent dans l'eau des bassins et les foulent en disputant de promptitude. Quand elles les ont lavés et purifiés de toute souillure, elles les étendent en ordre sur les cailloux du rivage, nettoyés pas le flot. Et s'étant elles-mêmes lavées et parfumées d'huile luisante, elles prennent leur repas sur le bord du ruisseau. Et les vêtements sèchent à la splendeur du soleil.

« Après que Nausicaa et les servantes eurent mangé, elles jouèrent à la balle, ayant enlevé le voile de leur tête. Et Nausicaa aux bras blancs commença une mélopée. Ainsi Artémis marche sur les montagnes, joyeuse de ses flèches, et sur le Taygète ou l'Erymanthe, se réjouit des sangliers et des cerfs rapides; les Nymphes agrestes, filles de Zeus tempétueux, jouent avec elle, et Latone se réjouit dans son cœur. Artémis les dépasse toutes de la tête et du front, et on la reconnaît facilement, bien qu'elles soient toutes belles. Ainsi la jeune vierge brillait au milieu de ses femmes.

« Mais quand il fallut plier les beaux vêtements, atteler les mules et retourner vers la demeure, alors Athènè, la déesse aux yeux clairs, eut d'autres pensées; et elle voulut qu'Ulysse se réveillât et vît la vierge aux beaux yeux, et qu'elle le conduisît à la ville des Phéaciens. Alors la jeune reine jeta une balle à l'une de ses femmes, et la balle s'égara et tomba dans

(1) Malgré l'envahissement des villas et des vignes, j'en ai retrouvé de vieilles souches sur la hauteur de la rive gauche, le *Paradisiello*.

le fleuve escarpé. Et toutes poussèrent de hautes clameurs, et le divin Ulysse s'éveilla (1). »

D'après la configuration des lieux, c'est à une faible distance d'Ulysse que Nausicaa et ses compagnes jettent leur grand cri. Elles ne jouent pas sur la plage qui cède sous le pied, comme toutes les plages méditerranéennes auxquelles les marées sont inconnues. Elles sont dans le vallon triangulaire sur le bord de la Lava, et déjà assez loin de la mer pour que le ruisseau soit plus profondément encaissé. Ulysse n'aura que quelques pas à faire pour paraître devant la vierge aux bras blancs.

La scène qui suit, une des plus belles de l'Odyssée, est trop connue, et surtout trop en dehors de toute question topographique, pour qu'il soit à propos d'en continuer la citation. Notons cependant qu'Ulysse demande à la jeune fille de lui indiquer la ville des hommes qui habitent cette terre ; en effet à Casamicciola, les contreforts de l'Epoméo empêchent de voir le Nerone qui, bien entendu, est notre Schérie.

5° Le soir approche, et l'on part. La jeune reine est remontée sur son char : les servantes et le héros suivent à pied. La distance, six kilomètres environ, n'a rien d'invraisemblable. Comme le veut le texte, la route traverse aujourd'hui encore les travaux des hommes, c'est-à-dire une région cultivée. Nos gens approchent : à une portée de voix de la ville, Nausicaa, voulant qu'Ulysse attende la nuit pour traverser le port, le laisse auprès d'un bois de peupliers consacré à Athènè, et dans lequel est une fontaine. A sept cents mètres à vol d'oiseau du Nerone, et bien plus près d'un faubourg qui a peut-être existé de tout temps, sur l'île principale (2), l'acqua Pontano, source minérale, marque sans doute encore l'emplacement du bois consacré à la déesse qui guérit. Il est d'ailleurs évident que la source du bois de peupliers n'est pas propre aux usages domestiques : arrêter Ulysse auprès d'une fontaine ordinaire, à l'heure où les femmes viendraient puiser pour le repas du soir, ce ne serait guère le moyen de le cacher.

6° Puis c'est le port ; il est double, séparé en deux par un isthme étroit qu'il faut suivre pour aller à la ville. Sur la rive du port, avant ou après l'isthme, on rencontre l'*agora*, sur laquelle s'élève l'autel à Poseidon, et où les matelots réparent les

(1) Traduction Leconte de Lisle modifiée.

(2) Ce faubourg sur l'île principale est devenu la ville actuelle.

nefs et leurs agrès. Ces diverses indications trouvent bien leur place auprès du Nerone. La rive de l'île principale se raccordant au môle par deux courbes arrondies constitue le port double; toujours sur la même rive, immédiatement en face l'accès à la ville, je place l'agora. Si l'on suppose la rive débarrassée des propriétés particulières qui l'encombrent, le voyageur venant de Casamicciola et de l'acqua Pontano la suivra tout naturellement et passera ainsi entre les nefes tirées à terre et l'agora, pour gagner le chemin étroit qui mène à la ville.

7° Au temps d'Homère, ce chemin étroit était un isthme; aujourd'hui c'est une digue immergée de deux mètres. Pour expliquer cette dissonance, la seule que nous ayons à constater, il faut tenir compte que toute la région de l'Italie où nous sommes s'est, par rapport à la mer, abaissée de plusieurs mètres depuis la république romaine. On en trouve les preuves les plus apparentes dans une série d'édifices, datant au plus du commencement de l'empire, en des points rapprochés, à Pouzzoles, à Baia, à Capri, sans parler des rivages du Latium, des côtes romaines et toscanes, etc. (1). A Ischia même, sur notre port, les quatre rues qui convergent au sud du môle supposent devant elles une place sur laquelle elles débouchaient jadis. Avant d'être un port, ouvert de main d'homme en 1856, le cratère de Bagno était un lac saumâtre, et il y a trois siècles, d'après les poissons et les oiseaux qu'y mentionne Jasolino, c'était certainement un lac d'eau douce. A Casamicciola, avant d'arriver à l'embouchure de la Lava, on aperçoit sous les flots des ruines immergées de cinq à six mètres, et un escalier qui n'a pas été fait pour descendre chez Neptune. On conçoit donc que, au bas du Nerone, un isthme bas et étroit a dû, dans le mouvement de descente générale constaté ici et là, s'affaisser lentement, se couper en un point, et disparaître sous l'érosion des courants commençant à contourner la Roche. D'ailleurs, si l'on relevait le sous-sol du môle actuel de trois mètres seulement, on exonderait un isthme fort présentable; du même coup, on reconstituerait des marines devant la ville moderne.

(1) Pour des développements qui ne peuvent trouver place ici, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, voir *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée*, pp. 72 et suiv.

8° Les autres indications topographiques à extraire du texte au sujet de la ville se ramènent aux points suivants :

1° Les remparts qui l'entourent sont moins élevés que certaines de ses rues ou de ses places. Car, de l'intérieur, on embrasse d'un seul coup d'œil les couronnements de l'enceinte et en même temps les ports et l'agora ;

2° Le palais d'Alcinoos est tellement en vue que l'on ne peut le confondre avec une autre habitation ;

3° La ville est donc construite sur une hauteur, et le palais en occupe sans doute le point culminant ; l'enceinte couronne les pentes inférieures ;

4° A côté du palais se trouve un jardin de dimensions restreintes, mais bien exposé ;

5° Il y a tout près de l'habitation royale deux fontaines ; mais probablement ce ne sont que des citernes, et il n'y a pas d'eaux vives dans la ville ; car, tout en ayant libre accès aux fontaines royales, les voisins du palais eux-mêmes vont chercher leur eau en dehors de l'enceinte ;

6° Un chemin possible pour des mules attelées pénètre jusqu'au palais d'Alcinoos ;

7° Quand on descend de chez le roi, c'est au sud que l'on peut s'embarquer le plus commodément dans une nef mise d'avance à flot et prête à partir.

La roche en forme de dôme surbaissé qui constitue le Nerone répond encore à l'heure actuelle à ces diverses indications. Le rempart qui l'entoure est bâti sur le flanc de ses escarpements, et à peine a-t-on franchi l'enceinte qu'on arrive à un niveau très supérieur d'où l'on domine murailles et alentours. Le palais d'Alcinoos a ici une place tout indiquée : celle qu'occupe la forteresse d'Alphonse d'Aragon ; là on le voit de tous côtés, de la campagne comme de la mer, et tout converge vers lui de l'intérieur. Au bas et au sud du château, s'étendent encore à l'heure actuelle des jardins. Evidemment on n'a jamais eu que des citernes sur le Nerone, et une nouvelle de Boccace montre, elle aussi, les habitants allant s'approvisionner d'eau sur l'île principale, à une fontaine encore reconnaissable, mais qui, par suite de l'affaissement du sol, est envahie par la mer. Toujours sur l'île principale, la ville moderne d'Ischia possède des puits aussi rapprochés que possible de la Roche, très peu profonds, et qui ont été de tout temps faciles à creuser. Un

attelage qui n'a pas peur des pentes raides, un attelage de mules, par exemple, pénètre sans trop de difficulté jusqu'au château. Seulement, dans la première partie de son ascension, il utilise le tunnel établi au xv^e siècle. Mais on sait par l'histoire que, en le creusant, Alphonse d'Aragon, pour rendre le château inexpugnable, a détruit les voies d'accès anciennes à l'air libre. Une route carrossable — pour des mules ou même pour les petits chevaux napolitains que rien n'arrête — a pu jadis, à l'extrémité de l'isthme, tourner à droite et, se dirigeant vers le sud, gagner les parties inférieures de la coupole qui de ce côté s'abaisse notablement. C'est aussi de ce côté, c'est-à-dire au sud de la Roche et à la sortie de l'un des deux ports homériques, qu'il serait facile, au moyen de marches taillées dans la pouzzolane, d'atteindre une barque prête à partir.

9^o Enfin, si l'on demande où nous plaçons le lieu d'apparition de la barque pétrifiée, le sol sous-marin autour du château étant partout volcanique, on n'a que l'embarras du choix; j'indique de préférence à deux kilomètres du château et, comme il convient, sur la route des côtes italiennes du sud, les *Formiche di Vivara*, roches sous-marines, dangereuses même pour des barques. Les cônes éruptifs se composant toujours de matériaux meubles, il est clair que l'îlot redouté du roi a été depuis longtemps rasé par la vague (1).

En résumé, toutes les indications du texte concernant la ville d'Alcinoos se retrouvent dans le Nerone et dans ses abords;

Comme toutes les indications relatives à la Rencontre se retrouvent à Casamicciola;

Comme le Bouclier salué par Ulysse à son arrivée chez les Phéaciens se retrouve au cap Zale.

Et ainsi tous les détails topographiques signalés à Schérie par l'Odyssée se retrouvent dans la topographie d'Ischia d'une façon d'autant plus satisfaisante que, avec une terre aussi ravagée par les éruptions, les affaissements et l'érosion de ses côtes, on ne pouvait guère espérer des éléments d'identification aussi bien conservés. Notons surtout la valeur très excep-

(1) Une autre hypothèse, séduisante pour l'histoire de l'île, c'est qu'il s'agit ici des débuts de l'éruption à laquelle sera dû le cratère actuel de Bagno, « le lac qui a émergé », avant l'histoire d'après Pline: cette éruption, qui a exondé non seulement le lac, mais ses alentours, n'imposerait pas un bien grand détour à une barque venant du sud.

tionnelle, et décisive à elle seule, de nos constatations relatives au Bouclier.

D'autre part, toutes les indications d'ordre plus général, concernant le pays des Phéaciens, se rapportent, plus manifestement s'il est possible, à Ischia, île — montagneuse — très fertile — à l'abri de toute incursion du continent — suffisant à nourrir sa colonie — à la distance voulue du détroit de Gibraltar — très désignée pour des navigateurs chassés de Cumes, mais décidés à ne pas abandonner la région — non seulement tout entière volcanique, mais en éruption avant l'histoire et à l'aurore de l'histoire — et qui, enfin, garde dans son nom actuel, et dans le nom actuel de la roche qui porte sa ville, le souvenir bien clair de la toponymie homérique.

En face de résultats aussi nombreux, aussi concordants et aussi décisifs, un doute reste-t-il permis? Est-il possible de ne pas conclure que l'identification est certaine (1)?

PHILIPPE CHAMPAULT.

(1) Evidemment cette étude et les recherches qu'elle résume supposent une foi au texte qui n'est plus guère de mode. Comment l'auteur y est-il revenu? Par la méthode d'observation sociale due à Le Play et surtout à son élève H. de Tourville. En traitant par les procédés de cette méthode les textes odysseens relatifs aux Phéaciens, on constate qu'ils décrivent *de très près* chez ce peuple un état social *étranger à la civilisation grecque d'alors*. A plus forte raison, ont ils dû reproduire exactement des détails topographiques qui sont d'une notation beaucoup plus facile.

L'IPHIGÉNIE DE MORÉAS

Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere quam multa displicere maluerim.
(QUINTILIEN, *Inst. Orat. lib. X, cap. I.*)

Sur cette sentence avisée du poudreux Quintilien, Racine termine sa préface à *Iphigénie* : « Il faut être extrêmement circonspect et très retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas ; et s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses. »

Racine avait souci, après tout ce qu'il avait, comme il le déclare lui-même, « d'obligation à Euripide », de « prendre quelque soin de sa mémoire ». Déjà, en 1674, on opposait au tragique athénien le poète français, et on marquait, en faveur de celui-ci, une certaine préférence. Racine, si simplement féroce, si froidement calculateur et ambitieux que les plus récents biographes et commentateurs se plaisent à nous le découvrir, ne pouvait s'accommoder de se voir exalter aux dépens de son grand inspirateur et de son modèle.

Cependant, il n'acceptait pas, sans contrôle, de le traduire aveuglément ou de l'imiter de trop près. En ce qui regarde *Iphigénie* en particulier, on n'ignore pas combien de fois, depuis plus de deux siècles, les critiques ont loué tour à tour ou déprécié l'invention de ce personnage d'Eriphile, qui, pour le moins, dénature complètement la signification du poème tragique, combien de fois les régents de collège ont proposé ce thème controversé aux méditations, en général indifférentes, de leurs écoliers.

Voltaire, en quête d'une pièce que « nous pourrions proposer à l'Europe » parce qu'elle contient « plus que de la beauté », et dont l'auteur arrive à « se rendre maître du cœur

par degrés, l'émouvoir, le déchirer, et joindre à cette magie les règles de la poésie, et toutes celles du théâtre, qui sont presque sans nombre », abandonne aux critiques *Phèdre* où il voit de trop nombreuses faiblesses, « quoique le rôle de Phèdre soit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant et de mieux travaillé », et adopte sans restriction *Iphigénie en Aulide*, qu'aussitôt il se met à analyser par le menu. Il loue l'œuvre de Racine sans réserves : il le loue de suivre Euripide, il le loue de s'en éloigner, et d'y revenir pour s'en séparer encore. Il loue la pureté de son élocution, la rapidité naturelle des sentiments qui se développent, la supériorité de Racine sur Euripide, jusqu'à s'écrier à un moment, au sujet de la scène, au troisième acte, où Clytemnestre implore le secours d'Achille :

O véritable tragédie ! beauté de tous les temps et de toutes les nations ! malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite !

Je sais que l'idée de cette situation est dans Euripide ; mais elle y est comme le marbre dans la carrière, et c'est Racine qui a construit le palais.

On se souvient du passage :

Oubliez une gloire importune ;
Ce triste abaissement convient à ma fortune :
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée ;
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
Et votre nom, seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse...

Et je le comparerai au passage correspondant d'Euripide (dans la traduction banale d'Émile Pessonneaux, qui est, je crois, la plus répandue) :

Je ne rougirai pas de tomber à tes genoux, et d'implorer, simple mortelle, le fils d'une déesse. Aussi bien ai-je le droit d'être fière ? et à qui dois-je m'intéresser plus qu'à mon enfant ? Viens donc en aide, ô fils d'une déesse, à une mère infortunée, et à celle qui fut, à

tort il est vrai, mais qui fut néanmoins appelée ton épouse. C'est pour toi que je l'avais parée, je l'amenais pour l'unir à toi; et maintenant je la conduis à la mort; la honte sera pour toi qui ne l'auras pas défendue: car si l'hymen ne vous a point unis, du moins tu as été appelé l'époux chéri de cette vierge infortunée. Par ta barbe, par ta main droite, par ta mère, je te supplie: car c'est ton nom qui m'a perdue, quand il aurait dû être notre sauvegarde. Je n'ai point d'autre autel où me réfugier que tes genoux, point d'amis qui soient à ma portée. Tu connais le dessein cruel et atroce d'Agamemnon: et, comme tu le vois, je suis arrivée, faible femme, au milieu d'une armée de marins indisciplinés et hardis au mal, il est vrai, mais capables de bien, quand ils le veulent. Si tu consens à étendre ton bras sur moi, nous sommes sauvées; sinon c'est fait de nous.

Nulle confrontation de texte, qui diffèrent autant pour exprimer des sentiments identiques, ne peut être de nature à faire abandonner leur préférence aux partisans de l'un ou de l'autre. Il sied toutefois de faire souvenir que l'apparente supériorité de Racine tient en grande partie à la séduction caressante et souple de l'appareil verbal, tandis qu'une pauvre traduction dépouille le texte hellénique d'une grâce et d'un charme tout aussi pénétrants. Il n'en reste pas moins certain que, par cette double citation, le caractère propre des deux œuvres se trouve suffisamment mis en relief: l'imploration racinienne ne se départ pas du ton majestueux et digne qui convient à une reine de Versailles; on sent la grande dame qui supplie, avec la préoccupation de ménager sa propre dignité, de n'en pas dire trop, de maintenir vis-à-vis de ce jeune héros les prérogatives de son rang et de son sexe. Toute autre attitude chez une mère tragique eût paru, d'ailleurs, intolérable à la Cour de Louis XIV, et sans doute Racine lui-même y a drapé Clytemnestre, par la très simple raison que, malgré sa connaissance du théâtre antique, il lui eût été invraisemblable de se la figurer autre, et qu'il n'y a pas songé.

Euripide nous montre une mère désespérée, une mère dont le rang n'a plus la moindre importance, une mère à qui on veut arracher sa fille pour la faire périr en sacrifice sur l'autel de la déesse. Elle implore l'homme qui se trouve là, elle fait appel à l'attendrissement, à la raison, à la fierté valeureuse du héros, confusément. Sans doute chemin faisant sommes-nous choqués par une gradation qui nous paraît bien près d'être ridicule: « Par ta barbe, par ta main droite, par ta mère. » Pour

des détails de cette espèce, il faut bien que nous nous souvenions de l'importance que prenaient, dans les temps antiques, les objets qu'un suppliant attestait. Il importe de faire crédit à ce qui n'était pas alors, comme il en est à présent, de simples manières de parler. Chaque action importante en rapport avec les idées religieuses, le serment, la prière, la supplication, était réglée par un rite. C'est ainsi que, pour fléchir un dieu ou un mortel, on lui touchait la partie la plus flexible, les genoux : « Je n'ai point d'autre autel où me réfugier que tes genoux », dit dans ce sens Clytemnestre. Quiconque veut comprendre une œuvre étrangère ou ancienne ne s'arrêtera à des singularités de cet ordre que dans le dessein d'en pénétrer la valeur ignorée ou abolie, et non pas pour s'obscurcir sottement la splendeur d'un soleil en s'ingéniant à n'y apercevoir que des taches prétendues.

Lorsque Jean Moréas eut entrepris de familiariser les Français avec les beautés réelles dont il se sentait ému en présence de l'Iphigénie d'Euripide, il se défendit avec raison de n'en avoir écrit qu'une traduction. Certes, il n'a pas, comme Racine, modifié le dénouement. C'est un subterfuge légèrement romanesque que d'avoir inventé la jeune esclave Eriphile, qui, lorsqu'on découvre enfin sa race et son origine, se trouve être, autant et plus qu'Iphigénie, désignée en tant que victime à immoler sur l'autel de la Chasseresse. Moréas ne touche à l'intégrité de la légende primitive que dans la mesure où y a touché Euripide : une biche, au moment suprême, est substituée à la vierge que les dieux ont enlevée. Mais Iphigénie se livre héroïquement, se laisse mener à l'autel d'Artémis vers le couteau du sacrifice, tandis qu'à sa prière, les chœurs des jeunes femmes entonnent un hymne à la déesse et qu'une longue clameur au loin les avertit affreusement que l'acte exigé par les dieux a fini par s'accomplir.

Je ne pense pas que Moréas se ménageât la possibilité de faire suivre son Iphigénie à Aulis d'une Iphigénie en Tauride. Il ne devait guère s'en soucier en effet, si, comme il semble bien, ce qui le séduisit principalement dans le projet d'écrire une Iphigénie de mentalité vraiment grecque, c'était tout d'abord de dénoncer aux clairvoyants à quel point Racine, volontairement ou non, s'en était tenu à l'écart, puis de restituer une importance réelle au lyrisme des chœurs, et enfin de

dégager des éléments corrupteurs, grossiers ou mondains, la figure qu'il estimait la plus touchante des figures imaginées par la poésie de tous les temps, la figure adorablement pieuse, pure et dévouée de la vierge Iphigénie.

Outre le rôle d'Eriphile, tout entier de son invention, Racine, sans tenir compte de l'allure plus pompeuse, malgré tant de finesse, qu'il donne aux personnages, a attribué à son héroïne des sentiments qu'elle ne pouvait éprouver; l'amour d'Achille, la jalousie d'Eriphile, autant de ressources que le Grec n'a pas voulu connaître. Tout chez lui est, au contraire, réserve, pudeur extrême, candeur absolue. Le projet de mariage entre Iphigénie et Achille, ce n'est qu'une lâche invention, combinée de connivence entre Agamemnon, Ménélas, Ulysse et Calchas, pour attirer au camp Clytemnestre et sa fille; Achille, l'ignore, il n'est pas un soupirant qu'on outrage; mais c'est un chef furieux lorsqu'il apprend qu'on a abusé de son nom dans un dessein d'une telle vilenie. Ce n'est pas un amoureux qui cherche à conserver sa félicité, la joie de ses yeux et de son cœur; c'est un homme insulté que touchent, en même temps que l'injure subie, le désespoir de la mère et l'infortune imméritée de la jeune fille. Ni l'un ni l'autre n'eussent toléré de se trouver seule à seul, en tête à tête, et l'Iphigénie grecque fût morte de honte, si sa mère, comme celle de Racine, eût mis fin à sa supplication par des vers tels que ceux-ci :

Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.

Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter...

Voici, maintenant cette même supplication, telle que Moréas l'a transposée; car son Iphigénie répond bien plutôt à l'idée que nous pouvons nous faire d'une transposition, qu'à l'idée proprement dite d'une traduction :

Quoi ! pourrais-je oublier ma mortelle origine,
Quand je répands ces pleurs dont j'ai les yeux noyés ?
Non, héros qui naquis d'une mère divine,
Je ne rougirai pas de tomber à tes pieds.
Me sied-il de montrer une tête trop fière ?
On veut tuer ma fille : irai-je, pauvre mère,
A l'instant que le fer lui va percer le flanc,
Par un stupide orgueil faire honneur à mon rang ?
Qui se fie au bonheur, à ses biens, qu'il contemple
Les soudains changements du sort en mon exemple.
Quelle fut la hauteur de ma félicité !

Et maintenant est-il au monde adversité,
Hélas ! qui de mes maux puisse allonger la trame ?
O ma fille !... A Calchas livreras-tu ta femme,
Achille ? Que ce soit à juste titre ou non,
Il n'en est pas moins vrai qu'elle a reçu ce nom.
C'est pour s'unir à toi que, de fleurs couronnée,
Sur ces bords malheureux je l'avais amenée.
Comme je me flattais de l'éclat de ton sort !
Et je te conduisais, ô ma fille, à la mort.
Par ta main que je touche, Achille, je t'implore,
Par ton père Pélée et par ta mère encore,
De sauver mon enfant... O terre ! ô vastes cieux,
O perfides mortels, impitoyables dieux !...
Seule au milieu d'un camp, par mes parents trahie,
Personne ne me montre une figure amie.
Pour me réfugier, je n'ai que tes genoux.
Tu connais le dessein de mon cruel époux :
Sur l'autel d'Artémis déjà le couteau brille ;
Achille, prends pitié, viens en aide à ma fille.
Ose étendre sur nous ton invincible main,
Car tu peux arrêter notre horrible destin.

On le voit : Moréas a respecté, reproduit la pensée, le texte, l'agencement même d'Euripide. Seulement, il a transposé, et sa transposition emporte cet effet, qu'il a voulu, d'accuser mieux en relief la situation respective des personnages présents. Clytemnestre se jette tout de suite aux pieds d'Achille, mais cette attitude crée en elle des scrupules, une gêne qui, lui semble-t-il, pourrait, chez celui qu'elle implore, provoquer du recul, une répugnance : et, non sans fierté douloureuse, en quelques mots elle souligne sa justification. Comme dans Euripide elle cherche alors à attendrir le héros, à éveiller sa pitié, à provoquer son dévouement impétueux, et dans le pathétique, Moréas reproduit jusqu'à l'intention la plus petite, le sens intime de l'original, mais toujours en transposant.

Le personnage d'Iphigénie est celui que Moréas a chéri tout particulièrement, et choyé par-dessus tous les autres. Elle ne paraît, on s'en souvient, qu'à la scène II de l'acte II, caresse, à ce moment, son père retrouvé, de la délicatesse parfumée de ses effusions filiales, ne paraît pas même à l'acte III, figure, immobile et désolée, à l'acte IV, et, à l'acte V seulement, dirige et maîtrise l'action par la vigueur héroïque de son acceptation, presque souriante, presque mystique, ardente et résolue.

Il tardait à Moréas d'entendre s'élever sa voix harmonieuse et douce après les sombres discours d'Agamemnon hésitant, dévoré de crainte, d'ambition et de remords, après les cris de colère brutale de Ménélas. Ce lui fut un jour de fête d'amener enfin sur le théâtre le char aux brillants essieux d'où descendait parmi l'accueil bienveillant des jeunes femmes de Chalcis la reine Clytemnestre avec sa fille Iphigénie et le jeune enfant Oreste, son frère.

Lui-même a raconté comment « au commencement de mars 1895, après une nuit entière consacrée au travail et au doute, lorsque parut l'aube claire, la fille d'Agamemnon fit entendre sa voix dans les scènes II et III du deuxième acte. Cette aube fut le prélude d'une journée ensoleillée... ». Aussitôt il se précipite chez l'ami docte et sûr qui est son confident, gravit à la hâte ses six étages, sonne à la porte, et, sans faire attention que son ami vient d'être arraché au sommeil :

Je me mis, ajoute-t-il, à crier avec ce ton de naïveté qui m'est propre lorsque je m'abandonne à mon naturel :

— Iphigénie a parlé !

Et par une pleine journée de plaisir dans les bois de Verrières ils célébrèrent l'heureux événement.

Des défaillances, des négligences aux autres rôles de la tragédie, notamment dans celui d'Agamemnon, pourraient se dénoncer, encore que, sous la plume de Moréas, ces défaillances, ces négligences s'avèrent de qualité très singulière et personnelle : sa lassitude ne se trahit pas, à proprement parler, par une gaucherie, par une maladresse de diction, mais elle emprunte, on croirait spontanément, une manière de dire toute faite, ou presque mot à mot calquée dans son dessin au trésor suranné des styles d'autrefois. Notamment, le poète, dont l'incomparable érudition poétique n'avait rien omis d'une approfondie connaissance de tout ce qui fut à toute époque écrit en vers français, depuis les chansons à danser et les chansons de toile jusqu'aux productions les plus récentes des débutants les plus obscurs, s'était pris, comme l'on sait, quand il écrivit ses éclatantes Stances, à fréquenter plus assidûment le lyrisme du xvii^e siècle, dont la tenue ferme, un peu hautaine et très discrète, lui apparaissait sous un aspect certain de désirable perfection. Il adorait cet aspect d'un lyrisme pres-

que abstrait jusqu'en son prolongement attardé durant le siècle suivant, et ceux qui l'ont approché l'ont fréquemment entendu, de sa voix où les sonorités rauques se mariaient à d'étranges douceurs, réciter les strophes inattendues d'une ode de Lebrun, de Jean-Baptiste Rousseau ou de Lefranc de Pompiignan. Il était si imprégné, à l'époque où il écrivait *Iphigénie*, des formules habituelles aux poètes lyriques ou dramatiques du XVIII^e siècle, que parfois certaines renaissent sous sa plume. Mais on ne saurait lui reprocher une obscurité par impuissance, ni une incertitude, une faiblesse d'ignorant ou de maladroit.

Quoi qu'il en soit, le rôle d'*Iphigénie* est pur de ces tares minimes. Rien n'est touchant avec autant de fraîcheur héroïque et ingénue, que la superbe tirade où elle rejette avec dégoût les tergiversations, ce qu'elle croit sa lâcheté, et où elle se voue à la grandeur, à la victoire de la Grèce ; — rien, sinon les paroles qu'elle adresse à sa mère pour la consoler de sa perte, sinon les paroles qu'elle adresse au chœur, en se dirigeant vers l'autel du sacrifice :

Et vous, femmes, quittant le deuil et les regrets,
Vous ferez retentir des chants qui seront dignes
D'Artémis au grand cœur qui lance au loin ses traits
Et parcourt sur un char Claros féconde en vignes.

Où sont les vases d'or et les libations ?
Que la flamme à l'autel consume les offrandes !
O rapide Artémis, qui règnes sur les monts,
Je donne sans trembler le sang que tu demandes.

Voici ma chevelure et mon front virginal,
Venez, couronnez-moi de fleurs et de feuillage.
Jeunes femmes, frappez le sol d'un pied égal
En célébrant ma mort comme un heureux présage...

Enfin, ce qui décidément restitue la plénitude de l'atmosphère hellénique et différencie plus que toute autre chose l'*Iphigénie* de Moréas de l'*Iphigénie* en Aulide de Racine, c'est la constante présence des chœurs, dont les réflexions, dont l'émotion, les sentiments exaltés, apitoyés, épouvantés, se fondent à l'action, qui s'en trouve pénétrée d'un élan généreux et lyrique, et dotée par là même d'une puissance de signification d'autant plus générale et plus puissante.

Pour la plupart Moréas s'est contenté de reprendre les motifs

et les sentences d'Euripide, en les condensant souvent, en en affirmant le caractère de netteté lucide et précise. Il était fier avec raison d'avoir innové, au dernier acte, un hymne à Artémis « qui ne se trouve point dans Euripide », mais qui est seulement annoncé, sollicité en quelque sorte du chœur par Iphigénie :

O jeunes filles, chantez avec moi Diane, qui règne sur la plage opposée, à Chalcis...

ANDRÉ FONTAINAS.

L'ENFANT CHARGÉ DE CHAINES

DEUXIÈME PARTIE

IX

Dans une petite salle très éclairée, une assistance chuchotante et inattentive de jeunes gens écoutent la conférence de Jean-Paul — en écoliers qui n'attachent aucune importance à ce que peut dire le pion. — Il y a là deux ou trois jeunes hommes de qui l'adolescence soignée trahit l'éducation congréganiste — puis des apprentis bien tenus, dont les mains gercées aux ongles noirs témoignent seules qu'ils ne fréquentent pas la faculté de droit ; un garçon coiffeur aux cheveux luisants de tous les fonds de pots du patron, les bons ouvriers canalisés vers l'union *Amour et foi*, par les patronages.

« De même que le servage succéda à l'esclavage — pour être lui-même remplacé par le salariat moderne... de même, camarades, nous devons croire que le patronat n'est pas éternel.. »

Jean-Paul dévide, sans presque y songer, le rouleau des vieilles formules démocratiques. Ses regards errent distraitemment sur cet auditoire qui s'ennuie.

Pourtant il distingue dans un coin deux yeux bruns attentifs, une figure terne qu'attriste la bouche lasse, un grand front déjà ridé... et Jean-Paul, après ce pauvre visage, remarque le torse musclé dans le tricot marron et il voit encore les grosses mains aux gerçures terreuses, des mains dont l'enfant ne sait que faire, des mains qui ne savent pas être inoccupées...

Jean-Paul, pour réveiller son auditoire, fait, aux dépens des bourgeois, une plaisanterie qui lui est familière... et voici que la bouche du petit ouvrier sourit, d'un sourire très jeune, qui montre les dents abîmées... Jean-Paul devine cette âme attentive. Il parle maintenant d'une voix émue et contenue, et regarde là-bas s'illuminer les yeux bruns, ces yeux dont jaillit comme une lumière très lointaine entre les paupières malades.

Alors, citant les émouvantes phrases de Lacordaire et de Montalembert, il dit les joies pures de l'amitié — et qu'il n'existe plus de barrière entre les apprentis et les étudiants. Il montre les âmes diverses, unies en une foi commune — il le dit et sans doute est-il à cet instant tout à fait convaincu ; désormais l'auditoire s'intéresse passionnément.

« Nous aurons, camarades, l'âme d'un ami pour nous consoler aux heures désenchantées. Nous vivrons des heures de joie infiniment douces que les autres hommes ne connaissent pas... »

Celui qui parlait ainsi, n'était-ce pas ce Jean-Paul, petit bourgeois sensuel et sec, que choquait la moindre vulgarité et que la plus excusable inélégance indisposait ? — Pourtant au long de ces quinze jours, il avait souvent eu le vertige devant l'abîme qu'il sentait se creuser entre lui et ses camarades, même ceux de sa classe qui aimaient le peuple autrement que par littérature, — et le soir, après s'être exaspéré dans un cercle d'études, que de fois il s'était réfugié dans sa chambre, ayant en lui le désir violent de se désencanailler ! Il revêtait alors un pyjama aux teintes fondues, et aiguissait son dégoût, en lisant les vers crispés de Jules Laforgue...

Au fond de la salle, le petit ouvrier écoutait avidement comme s'il avait conscience que Jean-Paul s'émouvait pour lui seul.

X

Ce fut en effet vers lui qu'après la conférence Jean-Paul se dirigea. Il s'appelait Georges Elie et travaillait dans la menuiserie. Au « patro » l'abbé lui avait parlé de l'union *Amour et foi*. Alors il était allé à la conférence de Jérôme Servet, qui l'avait, disait-il, « emballé ».

— Je l'ai trouvé épatant, épatant...

On sentait l'effort douloureux que Georges Elie faisait pour réunir les quelques mots usuels de son vocabulaire.

Jean-Paul regardait ce visage exténué — cette apparence de force physique et pourtant d'épuisement qu'ont les pauvres corps d'enfants qui travaillent trop jeunes. — Devant ces yeux inquiets et tristes, une grande pitié l'envahissait. Il oublia que ses pitiés s'usaient vite et lui parla à voix basse. Il lui parla de la « Cause », — de la grande révolution morale que

Jérôme Servet voulait accomplir dans l'âme prolétarienne.

Il lui dit qu'ils étaient frères maintenant, que rien ne les séparerait, puisqu'ils communiaient dans une même foi, dans un même amour...

Georges Elie écoutait. Une émotion ardente et douce lui donnait envie de pleurer.

— Alors, vous voulez être mon ami ?

— Mais oui, je veux bien, dit Jean-Paul.

Ah ! S'il avait su tout ce que l'enfant mettait dans ce terme d'amitié ! S'il avait su qu'il y avait là tous les besoins d'affection d'un jeune être brutalisé, toutes les faims d'une tendresse chaque jour refoulée !

En revenant dans les rues de Bordeaux vides, à 10 heures, ils purent causer. L'apprenti livra à Jean-Paul sa petite âme sensible et scrupuleuse de séminariste manqué — il lui dit son isolement à l'atelier — les grossières moqueries qu'il devait subir... Jean-Paul l'écoutait, un peu distrait, souriant parfois du savoureux accent local d'Elie.

A la porte de l'hôtel il fallut se quitter. Jean-Paul eut un frisson de peur, lorsque l'enfant lui dit avec emphase :

— Hein ? c'est entre nous à la vie, à la mort, mon vieux...

Le jeune bourgeois songea un instant à détruire l'illusion de ce pauvre petit qu'il trouvait déjà laid et commun... qu'il n'aimerait jamais, qu'il n'était pas digne d'aimer, qu'il ferait souffrir. Mais il prit conscience de sa vocation d'apôtre. Jérôme Servet l'avait dit : Il faut se donner aux âmes — aux plus obscures — aux dernières.

Et conscient de son mensonge qu'il croyait héroïque, Jean-Paul lui répondit :

— Oui, mon petit, à la vie, à la mort...

XI

Vers six heures, à la sortie de l'atelier, Georges Elie s'accoutuma d'accompagner Jean-Paul dans ses promenades. Les premiers jours, il heurtait la porte timidement, et demandait avec insistance : « Je ne vous ennue pas ? » Mais Jean-Paul mettait tant de bonne grâce et de simplicité à le questionner sur sa journée, il trouvait un tel plaisir à éblouir cette petite âme obscure, que l'enfant montra chaque jour un peu plus de confiance. Il se persuada que ses visites plaisaient à

Jean-Paul, dans le même moment où le jeune bourgeois commença d'en être excédé.

Il est vrai que d'abord elles l'amuserent. — A l'heure où les Bordelais encombrement les trottoirs du Cours de l'Intendance et des Allées de Tourny, il jugeait plaisant de se montrer avec un apprenti en casquette, aux poignets rouges et aux grosses mains. Dans le crépuscule clair, à travers la foule des promeneurs bien habillés et lents, qui semblaient piétiner sur place et lui faisaient regretter la cohue affairée de Paris, il allait avec Georges Elie et lui répondait distraitement — amusé de l'effet produit.

Mais après quelques jours, il sentit qu'on s'accoutumait à les voir ; et surtout les conversations avec Georges Elie lui parurent dénuées et vides. Les deux jeunes gens ne pouvaient s'entretenir que de l'union *Amour et foi* — et les mêmes considérations revenaient sans cesse. En somme, Jean-Paul ne se plaisait qu'aux discussions littéraires où l'on peut citer des vers de Jammes et de la comtesse de Noailles, des mots somptueux de Chateaubriand ou de Barrès. Il avait aussi le goût des images imprévues qui, à Paris, faisaient rire ses amis et que Georges ne comprenait pas. Et comme le jeune bourgeois excellait à peindre les ridicules des gens, ce lui était une souffrance de ne pouvoir qu'admirer, devant le jeune ouvrier, les premiers grands rôles de l'union *Amour et foi*...

Jean-Paul s'efforça vainement d'aimer les histoires d'atelier et de patronage que lui racontait son compagnon. L'enfant l'ennuyait, comme l'ennuyaient ses amis, même les plus intelligents, lorsqu'ils étaient au régiment : enfermés dans une caserne, ils prétendaient intéresser le monde entier à la bienveillance de leur capitaine ou à la grossièreté de leur sergent. Ainsi Georges Elie parlait inlassablement des humbles comparaisons de sa vie sans horizon.

XII

Jean-Paul, seul dans sa chambre d'hôtel, éprouve à lire *le Prix de la Vie*, d'Ollé-Laprune, un ennui terrible et qu'il ne s'avoue pas.

La fenêtre est ouverte sur un ciel de juin, à cinq heures, un ciel pâle et comme lavé — un ciel strié par les vols des mar-

tinets. — Une odeur de campagne flotte sur la ville et il y a dans le vent des éclats atténués de fanfare.

Jean-Paul est sensible à cette joie du nouvel été — et un vers lui revient de Francis Jammes :

.....Quand, aux dimanches soirs,
La grand ville éclatait de légères fanfares...

Il cherche des yeux le livre du poète. Mais les éditions du *Mercur de France* n'envahissent pas sa table comme autrefois. Des brochures les ont remplacées, où un abbé instruit démontre que l'Inquisition et la Saint-Barthélemy ne sont pas imputables à l'Eglise.

Voici un mois que Jean-Paul s'est donné tout entier à la cause et les petits démocrates admirent sa parole diserte — sa froideur — et tout ce qui en lui trahit le grand bourgeois — malgré la vareuse et la cravate lavallière...

Mais dans cette transparence de crépuscule, Jean-Paul éprouve le besoin d'évoquer sa vie passée. Aujourd'hui, il surveille jusqu'à ses rêves, pour demeurer chaste absolument — et voici que ce soir le souvenir l'obsède d'anciennes joies — un désir se réveille de voluptés jamais oubliées...

Vincent Hiéron ouvrit doucement la porte.

— Tu ne viens pas voir les camarades, Jean-Paul ?

Le jeune homme ne quitta même pas son fauteuil.

— Non, dit-il, ce soir, je me sens fatigué. Mon âme a comme une fissure par où s'échappe, goutte à goutte, l'enthousiasme.

— Quel romantique tu fais ! Mon pauvre Jean-Paul... cela va finir avec le crépuscule...

— Quelque chose ne meurt pas, Vincent, c'est notre passé, mon passé dont je suis obsédé...

— Tu ne le regrettes pas ?

— Qui sait ? dit Jean-Paul, si je ne les regrette pas, ces après-midi dans les bibliothèques, le front penché sur des livres que je ne lisais pas... ces rêveries au coin de mon feu, dans le gris de cinq heures — alors que je n'avais pas même assez de volonté pour allumer une lampe...

— Tu étais absurde, Jean-Paul...

— Et mes promenades sans but dans l'indifférence des rues quand mon imagination créait, pour m'amuser, de merveil-

leuses légendes? J'y jouais le rôle d'auteur acclamé ou de génial musicien — ou bien j'évoquais le profil d'une femme amoureuse et compatissante... je me voyais l'attendant sur un banc, les soirs de juin. Elle venait. Je la regardais marcher sur l'allée à pas pressés. — Et le flou de son visage sous le tulle de la voilette, et ses yeux illuminés à ma vue, et un serrement de sa main dégantée, inondaient mon cœur d'une joie infinie... La vision s'effaçait... je sentais plus douloureusement ma présente solitude — je rentrais chez moi et je faisais des vers...

— Si puérilement tristes... dit Vincent — tu me les lisais quelquefois. Certains sont encore dans ma mémoire » — et il murmura :

Je vois dans chaque nuit, celle du bien-aimé
Celle qui mènera vers mon cœur étonné
L'ami pour qui s'amasse en moi comme un automne
D'amitiés mortes et d'amours abandonnés...

Vincent et Jean-Paul restèrent silencieux, un instant, au bord du passé... Vincent passa la main sur son front.

— Tout cela est malsain, dit-il, viens-tu? Nous sommes très en retard.

— Pas ce soir, je me sens fatigué...

— Ah! je le connais, ton mal, répondit Vincent un peu énervé et qui ne se pardonnait pas son émotion, ni d'avoir récité les vers de Jean-Paul, — c'est le mal du siècle, le mal de René! Jusqu'à quand ce vieux débris romantique nous va-t-il encombrer?

— Aussi longtemps, dit Jean-Paul rêveusement, que l'idéalisme de l'adolescence se heurtera à la brutalité, à la médiocrité de la vie...

XIII

Le domestique annonça.

— Monsieur Elie demande à voir Monsieur...

— Encore lui! murmura Jean-Paul. Dites que je suis sorti.

— Mais... j'ai dit que Monsieur était là...

— Faites-le donc monter, s'écria Vincent Hiéron, et, se tournant vers Jean-Paul :

— Quelle mouche te pique? tu vas te faire détester.

— Qu'importe. Il m'assomme. Je le trouve dans mon anti-

chambre le matin quand je sors, le soir quand je rentre — et j'ai une lettre l'après-midi. Il veut s'entretenir avec moi de *la cause* — il m'accable de son amitié...

— Tu es fou, mon pauvre Jean-Paul. Oublies-tu le désintéressement de Jérôme et des camarades étudiants ? Tu ne cherchais donc que le plaisir dans le commerce des âmes !

— Hélas ! je commence à le croire... Enfin, ce petit-là m'exaspère et je le lui fais sentir, mais il revient toujours comme un chien trop fidèle qu'on jette vainement à l'eau...

A ce moment, Elie entra. Il tenait avec embarras un étonnant chapeau de feutre bossué et verdâtre... Il s'avancait, craintif, honteux, et il avait en effet ce regard tendre et mouillé des chiens qui se savent importuns — et qui reviennent pourtant... Vincent Hiéron, qui pressentait l'orage, lui serra la main, et s'esquiva.

— Je suis occupé, ce soir — très occupé — mon petit...

Et sans un mot de plus, Jean-Paul s'ingéniait à couper les feuilles de *la Porte Etroite* d'André Gide.

— Alors je m'en vais, dit Elie, qui ne voulait pas comprendre — et d'une voix étranglée, il ajouta :

— Quand pourrai-je te revoir ?

Jean-Paul s'exaspéra qu'il ne comprît pas — et songeant que son devoir était enfin de le désabuser — il murmura, d'une voix très douce les mots qui semblaient plus cruels encore :

— Nous nous voyons presque chaque soir au local d'*Amour et foi*. Est-il nécessaire de se rencontrer ailleurs ? J'ai besoin, pour travailler, de tout le temps que je ne donne pas à la cause...

Avant qu'il eût fini sa phrase, Elie, d'un geste rageur, se couvrit, et tira derrière lui la porte si violemment que des photographies, placées dans la rainure de la glace, au-dessus de la cheminée, tombèrent.

La nuit vint ; Jean-Paul s'accouda à la fenêtre et regarda le ciel que rayait un dernier vol d'hirondelles. La cloche d'un couvent tintait. Une voisine injuriait son enfant. Et Jean-Paul sentit que la détresse ancienne envahissait son cœur comme les grandes marées qui, à époque fixe, remontent.

XIV

Désormais les camarades s'écartèrent de Jean-Paul. On ne

l'appelait plus que le bourgeois ou l'intellectuel. Il attachait soudain un immense prix à la bonne éducation : « Elle peut tenir lieu à peu près de tout », se disait-il... Un soir, au local d'*Amour et foi*, un ouvrier typographe, qui se piquait de littérature, commenta avec de lourdes injures *l'Etape*. Jean-Paul souriait — d'un sourire amer que les camarades connaissaient déjà. Souvent, à propos d'un article de Jérôme, d'une conférence, il leur avait révélé, par ses ironies, ce qu'est l'esprit critique.

Mais à l'Union *Amour et foi* il est infiniment dangereux de posséder le sens du ridicule : on le lui fit bien voir.

— Vous n'applaudissez pas, Monsieur ? demanda avec affectation Georges Elie.

Le mépris de Jean-Paul avait blessé ce jeune cœur ombrageux d'une inguérissable blessure. La haine était désormais vivante en cette âme étroite qu'un seul amour eût remplie pour la vie... Elle rendait méconnaissable le timide petit garçon du patronage...

— Il y a des choses que les bourgeois ne comprendront jamais, dit-il à haute voix, quand la conférence fut terminée.

— Et je me demande même ce qu'ils viennent faire ici, les bourgeois ? ajouta l'orateur, qui, intimidé par Jean-Paul, avait écourté sa conférence.

Des regards curieux se dirigeaient vers le jeune homme, un peu pâle — de cette pâleur qui faisait dire à Marthe, quand ils étaient enfants : *tu rages*. Il continua de sourire — sachant que ce sourire était fait à souhait pour exaspérer les camarades.

— Les bourgeois viennent vous instruire, dit-il — sur un ton d'une douceur perfide. Ils ont plus de mérite que vous en venant ici, car ils renoncent à de plus grandes joies....

Il y eut des protestations violentes. D'autres jeunes hommes s'étaient rapprochés pour écouter la discussion.

Le regard de Jean-Paul allait plus haut que ces visages tournés vers lui. Il distinguait, à travers la fumée des pipes, le rouge violent des affiches, un portrait de Léon XIII grimaçant un sourire. Jean-Paul évoquait derrière ces murailles l'espace libre, la nuit claire et froide, la solitude introublée.

— Vous avez, plus que nous, besoin d'être instruits — dit Georges Elie, vous avez tout à apprendre de nous, tout — vous, les inutiles....

— Comme vous avez gardé vos préjugés de caste ! répondit amèrement Jean-Paul.

Et soudain, il eut, pour la première fois, conscience que cette doctrine ne vivait pas en lui : pauvres formules qu'il avait acceptées sans examen, elles seules n'auraient pu l'attirer vers ces jeunes hommes... et il se dit en lui-même :

— Je cherchais ma joie...

A ce moment, Vincent Hiéron entra. On le redoutait sans l'aimer. Il y eut un silence gênant. Puis des groupes se formèrent. Jean-Paul, hâtivement, serra la main de son ami, et sortit. Et dans ce soir, il sentit sa gorge se contracter, comme lorsque, petit enfant, il s'efforçait de ne pas pleurer.

Devant les portes, des boutiquiers et des concierges causaient. Des petites filles sautaient à la corde. Place Pey-Berlanc, Jean-Paul vit que les vitraux de la cathédrale s'illuminaient... « C'est le dernier jour du mois de Marie », se dit-il, et il entra.

La vierge illuminée était parmi les lys comme un lys vivant. De pauvres femmes, des enfants émerveillés étaient à genoux contre la grille du chœur, et les puériles voix — dont le timbre céleste va bientôt se briser — redisaient les vieux cantiques si lourds d'extase et d'anciennes ferveurs... Et Jean-Paul, dans une chapelle latérale, s'abandonna enfin — et pleura, pleura — et ses mains mouillées de larmes avaient la même odeur que lorsqu'à six ans il pleurait dans la chambre silencieuse, où une mère ne l'avait jamais endormi sur ses genoux.

XV

Jean-Paul entra à l'hôtel et, étendu sur une chaise longue, chercha avec méthode les causes de cette morne lassitude... Au long d'une jeunesse isolée, calme, où il ne se passe rien, le jeune homme s'est habitué à se regarder lui-même vivre.

— Mon enthousiasme au dernier congrès d'*Amour et foi*, songe-t-il, n'était-ce pas au fond la joie de découvrir un sens à ma vie ? N'était-ce pas un épanouissement de ma personnalité, où s'est complu l'orgueil qui me tourmente ? — J'étais alors si malheureux ! Mon chagrin ne venait pas des conditions matérielles de la vie — sauf peut-être des langueurs d'estomac, qui nous inclinent à la tristesse. Mais je connais-

sais ma médiocrité ; encore aujourd'hui je sens douloureusement tout ce que je ne suis pas. Et du peu que je suis, il m'arrive souvent de douter... Avant que je rencontre l'union *Amour et foi* je ne jouissais même plus de ma misère — comme aux lointains crépuscules de mon adolescence — en retrouvant son reflet dans la littérature. Et pourtant ce passé, ce triste et morne passé, voici qu'il me reprend ce soir : je suis vraiment son prisonnier. Il revêt d'inexprimable poésie mes pauvres joies d'autrefois. Il me décourage avec le souvenir pesant des vieilles fautes. C'est lui qui m'arrête sur la voie austère, où hier encore j'avais si joyeusement — trop joyeusement, hélas ! — car même ce soir, j'aurais, il me semble, quelque plaisir à me mêler aux camarades. Mais est-ce la joie du disciple qui a fait un peu de bien aux âmes rencontrées ?

Ce soir, je vois que je trouve mon compte à cet apostolat — et qu'en réalité il m'amuse infiniment.

A l'union *Amour et foi*, l'amateur d'âmes que je fus toujours traversa des pays encore ignorés de lui. Il se pencha avec délices sur les étangs trouvés au hasard de la route — et d'où s'élève quelquefois une voix mystérieuse et tendre... Telle âme, à qui je supposais me dévouer n'a jamais servi qu'à enrichir ma collection.

Pourtant comme j'ai cru vous aimer, et comme je vous aime vraiment, visages mornes des apprentis, à l'expression douloureuse et tendue — particulière aux illettrés qui écoutent une conférence... Comme je vous porte gravées au plus profond de mon âme, figures ternes qu'attriste une bouche tombante et lasse — pauvres grosses mains, aux gerçures terreuses — aux ongles noirs sur le pantalon bleu !

Mais, hélas ! je suis mon prisonnier, comme autrefois. — Je n'ai pas su me délivrer de moi-même pour me donner à vous.

Voici que le passé trouble reflue en moi. Je retrouve la vieille compagne des mauvais jours, ma médiocrité égoïste et jalouse. Tout ce que j'ai rêvé, au temps des illusions, cette loi du devoir, à quoi ma volonté décida de se plier — mon Dieu, tout cela va-t-il sombrer ?

XVI

Les camarades entouraient le lit de Jérôme qui devait rega-

gner Paris dans la journée. Traversant Bordeaux après un pèlerinage à Lourdes, il avait fait la veille une conférence publique. Vincent Hiéron, à genoux sur le tapis, ramassait pieusement le linge du grand homme, les flanelles humides encore d'une généreuse sueur ; le maître lui avait enseigné que la plus humble besogne est magnifique, si on l'accomplit pour la cause...

Les autres dévotement contemplaient leur idole. Sans doute, il eût semblé laid — de cette laideur sale qu'on voit à tout homme à son réveil, lorsque ce n'est plus un adolescent. Mais ses yeux avaient la même flamme, les mêmes lointains de tendresse et de rêve — une invincible attirance ; et dans le sourire, dans le geste des bras repliés sous la tête, une grâce d'adolescence persistait, malgré la trentaine proche. Il semble que le temps veuille effleurer à peine ceux qui ont gardé la foi, l'espérance, l'amour de leur vingtième année. Des poètes chargés d'ans ne portent-ils pas, au fond des yeux, toute leur jeunesse frappée d'éternité... ?

— Comment t'appelles-tu, toi ? demanda-t-il à un gros garçon qui attachait sur lui des yeux mouillés de bon chien.

— Marteau.

— Marteau ? Quel aimable nom, et comme il te convient ! Et il lui passa la main sur le dos.

Un homme qui fait profession d'apôtre échappe à toutes les conventions. Jérôme s'arrogeait le droit de n'être pas poli. Nul ne lui en tenait rigueur. Inconsciemment, ces jeunes gens avaient subi l'influence du nietzchéisme grossier, dont le monde aujourd'hui s'accommode. Le Maître leur était une manière de surhomme. D'ailleurs, ils disaient ingénument d'eux-mêmes : *nous sommes l'élite*.

Jérôme trempait du pain grillé dans son chocolat.

— Georges Elie est-il ici ? demanda-t-il.

— Le jeune homme s'avança, rouge, la tête basse.

— C'est toi qui m'as envoyé cette lettre à Lourdes, à propos de Jean-Paul Johanet ? Je me suis renseigné. Tu as eu raison de m'avertir. Il critique mes articles — étale des préjugés bourgeois et la plus sotte ironie.

Et le Maître, s'adressant à tous, ajouta d'une voix grave :

— Ecoutez bien, mes amis. Il y a parmi vous un intellec-

tuel poseur, un dilettante qui vous perdra, si vous lui laissez la moindre influence : c'est ce Johanet.

— Un bourgeois ! murmura Georges Elie.

— Mes petits enfants, reprit Jérôme, il convient que, même éloigné, je sois présent au fond de chacun de vos cœurs. Il faut qu'il n'y ait dans ce petit troupeau aucune volonté hostile à la mienne. — Mes petits enfants, vous m'êtes fidèles, je le sais — mais pas tous...

Etait-ce consciemment qu'il parlait le langage du Christ ? Nul n'y songea. D'ailleurs, la rencontre de Jérôme Servet n'avait-elle pas été, pour beaucoup de ces âmes, la rencontre même de Dieu ? Il y avait sur son visage une angoisse indicible.

— Ecoutez ; il faut pour la vie de votre petit groupe bordelais que ce Johanet s'en aille ; il le faut. Ce malheureux va venir. Accusez-le devant moi. Ne vous inquiétez pas si je lui parle avec douceur. Il importe que je ne montre aucune violence...

Jérôme ne voulait pas diminuer son prestige par d'infimes querelles. Et peut-être souhaitait-il aussi que cette pauvre âme le quittât sans trop de haine...

Mais Vincent, qui bouclait des valises, se releva tout rouge.

— Oh ! Jérôme pourquoi cette mise en scène ?

Le Maître le considéra un instant avec un peu de mépris, et allait répondre, quand on heurta à la porte. Jean-Paul entra.

XVII

Deux heures après, dans sa chambre, Jean-Paul laissait tomber les stores. Les camarades l'avaient injurié avec une grossièreté inouïe. Le Maître l'avait stupéfait par sa naïve perfidie. Mais que lui importait au fond ? Le jeune homme ne se révolte pas contre Jérôme Servet ; il pardonne tout à ce conquérant magnifique des âmes. Ce qu'à cette heure il revoit, c'est Vincent Hiéron tambourinant, avec ses doigts, contre la vitre, gardant un silence lâche...

Jean-Paul essuya ses yeux et se recueillit. Les pauvres bruits de la vie quotidienne vinrent mourir dans la chambre où il étouffait. Des portes se fermaient, un enfant s'appliquait à des gammes. Personne au monde ne songeait à sa peine. Dans

cette journée pesante et molle, il se sentit seul, seul à jamais, sans but, sans foi, sans amour...

Il appela des souvenirs à son secours. Mais d'abord le passé lui parut vide aussi, et le sourire étroit de Marthe, qu'il y voyait, ne le consola pas. Il éprouva comme un vertige devant l'abîme de sa solitude et désira mourir.

Il y avait sur la table une croix de métal. Vainement Jean-Paul essaya de prier. Par une habitude ancienne d'écolier il ouvrit l'Évangile au hasard — et lut un passage sans aucun lien avec sa situation présente. — A ce petit fait, il attacha une importance extraordinaire, et, regardant la croix, le petit livre, il murmura : Serait-ce une immense duperie ?

Ce blasphème suscita dans son cœur une protestation passionnée. Il eut conscience qu'au moindre appel celui qu'il trahissait à chaque minute de sa vie lui aurait ouvert les bras. Il fut tenté de s'agenouiller, de s'abandonner à l'Être Infini dont l'amour lui demeurerait une certitude ineffable — plus forte que tous ses doutes et toutes ses négations.

Mais Jean-Paul souhaitait ne pas voir et ne pas entendre. Il aimait ce goût d'amertume et la volupté d'être sans espoir. Et parce qu'elle dédaignait d'être consolée, le Consolateur s'éloigna de cette âme qui ne voulait pas de Miséricorde...

Des sonneries de tram électrique vibraient incessamment dans le silence de la rue provinciale. Chaque objet de cette chambre d'hôtel paraissait à Jean-Paul étranger et hostile. Puis ce fut le crépuscule. Une sirène pleura à travers les brumes du port.

Le jeune homme allumait sans cesse de fines cigarettes à bout d'or. Des lacs de fumée demeuraient immobiles et la même odeur flotta qu'à la campagne, le soir — quand les paysans font brûler des herbes...

Une tristesse paisible, un calme désespéré régnaient sur le cœur de Jean-Paul. Il voyait en face de lui la porte, dont les peintures étaient de trois tons différents ; il se souvint un jour où Georges Elie la ferma si brusquement.

— Pauvre petit, murmura-t-il, comment t'en voudrais-je d'avoir souhaité mettre l'infini dans une amitié — moi qui, au collège, ai connu des soirs pesants et lents à mourir, où l'on pleure sans cause, où le cœur s'éveille ? Comme toi, je tournais

vers un ami choisi entre tous l'ina paisable désir de m'attacher qui venait de naître en moi, pour ne plus mourir.

Jean-Paul se rappelle que, le samedi soir, après la confession, ils pouvaient se rejoindre dans la cour solitaire. Des moineaux piaillaient autour des miettes du goûter. Et sur le gravier luisaient les papiers argentés qui enveloppent les rais de chocolat.

Dans la pure ignorance de leur cœur, ils s'exaltaient avec des mots candides et passionnés : Nous ferons demain la communion l'un pour l'autre, disait Jean-Paul. Ils échangeaient des gravures.

L'été, lorsque les derniers externes étaient partis, les pensionnaires avaient une récréation, avant la prière du soir. L'ami de Jean-Paul lui disait : Montre-moi l'Arcture. Je ne peux jamais voir la petite Ourse... N'est-ce pas Cassiopée ? Il voulait être missionnaire et lisait les *Annales de la Propagation de la foi* : « Nous irons dans des pirogues, sur les grands lacs... » « Mais non, disait Jean-Paul, je dois être un grand poète, publier un livre comme *le Génie du Christianisme* qui convertira la France et puis, je veux me marier, avoir des enfants... » Alors son ami répondait en rougissant beaucoup : « Ne tenons pas de conversations légères... »

Lentement la vision disparut... Jean-Paul prit conscience brusquement du pauvre cœur dévasté qu'il portait en lui, ce soir. Mais n'est-ce pas à ces heures-là que le passé chante indéfiniment comme les flots d'une mer calme ? Le cœur vaincu et qui ne voit plus à son horizon aucune lumière revient vers les plages délaissées, où, un à un, comme des étoiles au crépuscule, les souvenirs se lèvent et luisent.

D'ailleurs, dans la maison silencieuse, on joue, au piano, une musique à peine distincte. Elle vient en aide à Jean-Paul. Les cheveux soyeux du petit garçon, son profil mince s'évanouissent et c'est Marthe qu'il revoit en catogan, si frêle et si fine. A cette époque, le petit Jean-Paul n'avait pas encore ces soucis d'analyse, cet esprit toujours critique en éveil, qui tue en lui tous les amours, toutes les amitiés.

Pendant les chaudes grandes vacances, il répondit à peine aux lettres tristes de son ami. On jouait « par camp » au croquet avec Marthe et deux autres jeunes filles. Les vêpres tintaient dans les brûlants après-midi de dimanches, on se dis-

putait... Les bordures d'arbres faisaient, au ras des prairies, de grandes ombres veloutées...

Il se souvient d'une des jeunes filles qu'il aima presque à la fin de ces vacances, et qui est morte depuis. Elle apprit à Jean-Paul le tennis. Il se plaisait à jouer devant elles en fines chemises molles, les poignets relevés... Elle lui disait : « Vous avez des bras de fille... » — « Et vous, de garçon », répondait Jean-Paul, honteux d'être toujours battu. Il la revoit en costume de piqué blanc, musclée et svelte. Il entend ses éclats de rire, ses mots à double sens, très perfides, ou très naïfs, qui le faisaient rougir, l'obsédaient et, la nuit, l'empêchaient de dormir...

Il y a deux ans, Jean-Paul a revu pour la dernière fois la joueuse de tennis — on avait tiré sur le perron son étroit lit de fer, et pourtant elle respirait à peine. Ses cheveux étaient collés sur son front terreux. Son père disait : « Eloignez-vous un peu, vous allez la « frapper ». Elle vous suivait longtemps d'un regard... qui *savait*, peut-être ? »

Jean-Paul se rappelle que la mère, dans le vestibule, l'embrassa en pleurant et lui dit : elle vous aimait bien...

Elle est devenue vieille, tout à coup, cette dame si imposante et si bonne que Jean-Paul imagine encore, les jours de grandes fêtes, dans l'église du village où sa magnifique voix de contralto faisait rire les paysans. Mais Jean-Paul pleurait quand elle chantait l'*Adieu* de Schubert...

La musique s'est tue. Les visions s'effacent. Pures tendresses de l'adolescence, qui désormais pourra vous réveiller ? Jean-Paul, dans ce soir de détresse, porte en lui le même désir d'aimer inépuisable. Mais quel visage, quel cœur résisteraient à sa cruelle clairvoyance ? Il ne peut plus aimer. Jamais il n'en a tant souffert que ce soir où tous ses appuis sont brisés... Une formule l'obsède : *sans amour, sous le ciel vide*. De gros rires d'hommes, des rires plus aigus de femmes montent du trottoir, et Jean-Paul se dit avec une amère ironie :

« Il reste le plaisir... »

XVIII

Il y a, dans la fraîche maison de Castelnau, un petit réduit — où l'arrière-grand'mère de Marthe passait autrefois des journées.

Sur la grisaille des murs on voit de galantes gravures, dont M. Jules Balzon dit : « Il paraît qu'elles ont de la valeur. » La profonde causeuse de la vieille dame est encore là et des bergers sourient à leurs bergères dans le rose fané des camaïeux. Un petit meuble contient des livres... les vers de Musset avec les *Comédies et proverbes*, les poèmes de M^{me} Ackerman, une curieuse édition originale, *Pleurs*, de Marceline Desbordes-Valmore, — *Atala* et *René*. La bonne dame, qui un demi-siècle plus tôt vivait dans cette province, dut verser bien des larmes sur ces feuilles passionnées.

Sa raisonnable petite-fille, qui s'était gardée jusqu'alors de les lire, les découvrit enfin — et de cette magnifique littérature exaspéra son pauvre amour.

Puis, quand elle entendait sur le perron les pas traînants de son père, elle laissait vite le livre, se mettait au piano et chantait pour elle seule les *Amours du poète*...

XIX

Un jour, pendant le déjeuner, une lettre arriva de Bordeaux. M. Balzon regarda l'enveloppe et dit : C'est l'écriture de Jean-Paul — et tandis que Marthe, le cœur battant, fermait les yeux, il s'appliqua sans hâte à réunir au bout de sa fourchette un morceau de filet, un peu de gras, une parcelle de pomme de terre — laissant le tout s'imprégner de jus...

— Lisez donc, père, s'écria Marthe exaspérée.

M. Balzon coupa proprement l'enveloppe avec son couteau à dessert.

— Jean-Paul arrive demain, il s'arrêtera un jour ici avant d'aller chez son père ; tu auras un plus aimable compagnon que moi... Et il ajouta : « Tu vas voir qu'il passera à Castelnau toutes ses journées ; tant mieux d'ailleurs ; c'est un jeune homme avec qui j'aime assez causer. Je crois qu'il s'intéresse à mon travail sur Lucile de Chateaubriand. Mais je l'ennuie...

Marthe protesta.

— Si, si... Nous avons chacun une culture très différente. Il méprise tout ce que j'aime ; Sully-Prudhomme lui paraît négligeable, François Coppée le fait rire. Il crie au génie devant des œuvres à quoi je ne comprends rien — me cite des noms que j'ignorais : Jammes, Claudel, André Gide... Il

s'exalte à propos de Barrès... au fond, il me juge tel qu'une vieille bête.

— Mais non, papa, je vous assure... et Marthe joyeusement embrasse le vieux monsieur.

XX

Et voici qu'elle marche dans le crépuscule à côté du bien-aimé et lui demande doucement :

— De quoi te faut-il consoler ?

Jean-Paul s'émeut de cette bonne volonté.

— Asseyons-nous sur ce banc, Marthe, on y est bien pour causer....

Le banc s'appuyait au chêne qu'on appelait « le gros chêne », malgré que d'autres le fussent plus que lui ; les taillis s'arrêtaient brusquement sur des prairies trop vertes et qu'on devenait mouillées. A six heures, déjà des vapeurs les noyaient ; on avait coupé les aulnes qui le long du ruisseau charmèrent l'adolescence de Jean-Paul. Mais ils repoussaient hâtivement — traversant les prés d'une ligne feuillue où l'eau, invisible, chantait.

— Marthe, j'ai essayé de me délivrer de moi-même — j'ai voulu me renoncer.... Mais que peut un tel effort, sinon nous révéler notre impuissance ?

Marthe, je ne fus jamais plus mon prisonnier que dans ces exercices d'apostolat où Vincent et Jérôme Servet me convièrent. — Ah ! les pauvres âmes, à qui notre prétention est de faire du bien ! Nous les embellissons passagèrement, comme ces jolis jardins d'exposition qui ne durent que quelques jours....

Lorsqu'un jeune homme en voit un autre qui le veut sauver, avec quelle terreur il devrait s'en garer !

— Tu n'as pas aimé les âmes pour elles-mêmes, Jean-Paul...

— Mais peut-on aimer les âmes autrement que pour soi ? dit le jeune homme. Celles à qui l'on s'attache en se disant : *Jésus lui-même eut un disciple préféré* — sont destinées à la mort lente d'une amitié — soit que, hâtant le dénouement, on les abandonne comme un vêtement usé — soit qu'on y mêle un peu de pitié — et c'est alors le mensonge des tendres gestes qui n'ont plus de sens.... Ah ! quelle agonie !

Marthe se leva.

— Il fait froid, dit-elle.

Les jeunes gens marchèrent dans l'allée du « tour du parc » où la robe de Marthe était la seule tache claire ; et Jean-Paul se disait : « Pourquoi parler à celle qui ne comprend pas... ? » Mais la jeune fille murmura soudain une phrase qui prouva qu'elle fut attentive :

— Ton cœur est aussi fermé à l'amitié qu'il l'est à l'amour ?

— C'est vrai, Marthe, — et sais-tu ce qu'est l'amour ?

Elle dit, d'une voix qu'elle voulait rendre indifférente :

— Oui, Jean-Paul, je le sais.

Il n'osa répondre — et il fauchait avec sa canne les tiges longues des fougères....

Une sirène d'automobile déchira l'air. Les jeunes gens revinrent à la hâte. M. Bertrand Johanet, le père de Jean-Paul, énorme dans ses fourrures, embrassa le jeune homme avec une tendresse timide :

— Je n'ai pu attendre jusqu'à demain, Jean-Paul...

Sa barbe, épaisse et mal soignée, ne laissait voir que peu des joues brûlées par le soleil et le grand air... Le nez, rouge et gonflé, éclatait comme une braise dans la figure commune. Le poil jaillissait en touffes des oreilles..... Le gros homme était gêné devant ce fils trop délicat — comme autrefois devant la jeune femme qui vécut et mourut à ses côtés, fidèle, silencieuse, résignée...

Le dîner fut long et copieux. Jules Balzon adorait son cousin. Ils avaient de communs souvenirs d'enfance que le professeur évoquait avec assez de verve... Le père de Jean-Paul riait bruyamment, se congestionnait — et quand son fils lui offrait un peu d'eau, reculait le verre en disant :

— Tu es trop généreux.

XXI

Au long de ces journées brûlantes et vides, Jean-Paul s'étonna d'oublier sa peine. Il ne pensa plus. Il prit conscience de sa jeunesse : dans le désarroi de toute vie intérieure, la possibilité lui apparut soudain d'une vie uniquement physique, dont des caresses seraient les joies.

Hier encore, il méprisait les jeunes hommes qu'on voit, l'air faraud, d'une élégance excessive, inquiets d'attirer les regards des femmes... Aujourd'hui, il songe que cette façon d'exister